

T É R É E
ET
P H I L O M E L E ,
T R A G É D I E
EN CINQ ACTES ;

PAR M. RENO U ,
de l'Académie Royale de Peinture.

*Représentée , pour la première fois , par les
Comédiens François Ordinaires du Roi ,
le 3 Juin 1773.*



A A M S T E R D A M ,

Et se trouve A P A R I S ,

**Chez DELALAIN, rue & à côté de la Comédie
Françoise.**

M. DCC. LXXIII.

P R É F A C E.

Les Comédiens ont représenté cette Tragédie pour la première fois le 3 Juin dernier. Ils ont annoncé la seconde représentation avec des corrections, & sur le théâtre & sur l'affiche. On n'a point tenu les engagements pris avec le Public : est-ce la faute des Comédiens, ou la mienne ? C'est de quoi je veux me justifier, & ce qui me détermine à lui présenter aujourd'hui mon ouvrage par la voie de l'impression.

Les corrections ont été faites en trois jours : les Comédiens les ont rejetées. En avoient-ils le pouvoir ? devoient-ils se refuser à ma demande ? leur résistance n'est-elle pas la suite d'une querelle élevée précédemment entre nous ? On en va juger. Ces tracasseries de foyer amuseront peut-être les gens désintéressés, & pourront servir d'instructions à ceux qui ont le malheur de courir la carrière du théâtre.

Les deux premiers Actes de ma Piece ont paru ne pas déplaire ; mais les longueurs réelles du troisième causerent avec raison de l'ennui, & jetterent une ombre défavorable sur les deux derniers. Ces longueurs firent tant d'effet sur moi-même, que je dis : *Cet Auteur m'ennuie, je pars ;* & je suis parti sans entendre le reste. J'ignorois que ma Piece eût été jusqu'à la fin, & qu'alors elle avoit le droit d'être jouée. Les Comédiens, mieux instruits que moi de son droit, m'inviterent par un mot de me trouver à leur assemblée le lendemain. J'y parus : je m'enga-

geai à faire des corrections, ils y consentirent, & par politesse je promis de les soumettre à leur assemblée trois jours après. Je tins parole : elles furent refusées par les scrutins. Accablé de cette nouvelle humiliation, je me retirai ; mais j'appris, au sortir de là, que je pouvois exiger des Comédiens de redonner ma Pièce. Je protestai sur le champ contre la surprise, & le lendemain je retournai à leur assemblée, où j'eus pour toute réponse, *Monsieur, cela est jugé, cela est jugé.* Je me transportai à l'Hôtel de M. le Premier Gentilhomme de la Chambre en exercice ; il n'étoit point à Paris. Pour dernière ressource, j'envoyai cette lettre à la Comédie :

MESSIEURS ET DAMES,

« UNE surprise faite sans doute involontairement
 « à ma bonne foi & au peu de connoissance que j'a-
 « vois de mes droits, ne peut jamais être un titre
 « légitime contre moi. Il n'est pas, ce me semble,
 « de l'honnêteté de s'en servir, ni de l'opposer à une
 « réclamation juste. Je demande donc, à mes risques
 « & fortunes, l'entière jouissance de mes droits.
 « Quand le premier vers d'une pièce est débité sur le
 « théâtre, l'Auteur est traduit au tribunal du Pu-
 « blic, & il ne doit plus en sortir. Mes corrections
 « n'ont pas dû être rejetées par vous, parcequ'il
 « n'est ici question que de coupures. Mon plan est
 « resté le même : il vous a plu ; vous l'avez agréé,
 « & vous ne pouvez pas prononcer le oui & le non

» sur une même chose. Vous avez promis au Public
 » des corrections, vous les avez annoncées & affi-
 » chées; elles sont faites : bonnes ou mauvaises,
 » c'est au Public à décider. Vous ne pouvez jamais
 » être blâmés de vous prêter aux efforts d'un Auteur ;
 » vous risquez au contraire de l'être, en vous y refu-
 » sant. Quand même mon ouvrage n'auroit aucun
 » droit de reparoître au théâtre, ne vaudroit-il pas
 » mieux incliner pour le parti qui excite & non qui
 » décourage les talents ? Examinons le fait sans pas-
 » sion. Qui, dans cette affaire, court plus de hasards
 » de vous ou de moi ? Si vous jouez ma Piece, vous
 » ne pouvez que gagner, & je puis y perdre ; mais
 » si j'y gagne, votre gain marche de compagnie avec
 » le mien. D'ailleurs osez-vous prononcer sur un ou-
 » vrage un arrêt irrévocable, quand celui même du
 » Public ne l'est pas toujours ? A quel reproche ne
 » vous exposeriez-vous pas, si je pouvois réussir ?
 » vous seriez sûrement fâchés de m'avoir causé un
 » pareil dommage. D'après ces réflexions calmes &
 » tranquilles, j'attends une réponse positive & satis-
 » faisante. J'espere que cette légère discussion n'ô-
 » tera rien du zele de ceux qui ont si bien joué dans
 » ma Piece, & que j'aurai encore des remerciements
 » à leur faire.

» J'ai l'honneur d'être avec considération, &c.

Ce 13 Juin.

Quoique je paroisse louer dans cette lettre la ma-
 niere dont ma Piece a été rendue en général, la suite

prouvera que mes remerciements ne partoient que du desir de concilier les esprits.

Réponse des Comédiens.

MONSIEUR,

» LA Comédie assemblée a entendu la lecture de
 » votre lettre : elle a *pesé vos demandes* : elle a
 » pensé que le refus que vous faites d'acquiescer au
 » jugement que vous avez demandé, est désobligeant
 » pour elle, & elle *persiste dans sa dernière réponse.* ¶
 » J'ai l'honneur d'être avec la plus parfaite confi-
 » dération, &c. DELAPORTE, Secrét. de la C. Fr.

Ce 16 Juin.

J'insistai encore par cette seconde :

MESSIEURS ET DAMES;

» QUOIQUE votre Lettre du 16 ne réponde à
 » aucune des raisons que je vous ai objectées, &
 » qu'elle ne signifie autre chose, sinon, Telle est no-
 » tre volonté constante, irrévocable; je vais encore
 » aujourd'hui, pour ne mettre aucun tort de mon
 » côté, vous démontrer la bonté de ma cause. Vous
 » convenez tous de mon droit, mais vous dites que
 » je l'ai perdu. Examinons comment j'y ai dérogé.
 » Lorsque sur votre invitation je me suis rendu à vo-
 » tre assemblée, le lendemain de la première repré-
 » sentation de ma Piece, vous n'ignoriez pas que
 » c'étoit la première fois que je passois par cette
 » épreuve

Épreuve, & que je pouvois ignorer vos usages.
» Quelqu'un de vous m'a-t-il dit : Nous ne pouvons
» vous refuser une seconde représentation : quel est
» là-dessus votre projet ? Tel devoit être le langage
» de la probité qui ne veut point surprendre : me
» l'avez-vous tenu ? Lorsque j'ai offert de vous mon-
» trer mes corrections, quelqu'un m'a-t-il dit : Nous
» les passerons au scrutin comme une pièce que l'on
» nous apporteroit à la lecture, & alors elles peuvent
» être rejetées ? Non, assurément, personne ne
» m'en averti. Ai-je signé un acte authentique
» par lequel je me désistois de toutes mes préten-
» tions ? Ce que j'ai fait ne peut donc passer que
» comme un égard de ma part. Vous ne teniez alors
» que de ma condescendance le pouvoir de pronon-
» ce sur mes corrections ; vous n'étiez alors que des
» donneurs d'avis & non pas des juges. Dans un ar-
» rêt si nouveau & si inoui, je n'entrevois qu'abus
» & partialité ; je vous retire le pouvoir que je vous
» avois donné, & j'en appelle à notre Juge commun,
» le Public. Vous sçavez cela défobligeant pour
» vous ; il l'est bien plus pour moi, que vous vous
» serviez des armes que ma politesse a remises entre
» vos mains, pour m'expulser du théâtre, & faire à
» mon égard ce qui n'a été fait envers personne jus-
» qu'aujourd'hui. Prenez-y garde ; si vous n'avez
» point de titre plus légal pour exercer contre moi
» tant de rigueurs, vous ne ferez point excusables
» d'avoir si légèrement blessé les intérêts d'un Ci-
» toyen dans une propriété aussi sacrée que celle du

» fruit de son travail. Votre résistance est si extraor-
 » dinaire que je la regarde comme la suite de nos an-
 » ciens démêlés. Aussi je ne vous dissimule point que
 » je le dis à qui veut l'entendre : vous m'avez conduit
 » là malgré moi. Plusieurs Auteurs que je ne connois
 » pas, sont venus me demander s'il étoit vrai que mes
 » corrections fussent faites, & que vous les eussiez
 » refusées : je leur ai dit la vérité : je ne leur ai point
 » caché nos querelles. Ils m'ont demandé la commu-
 » nication de nos Lettres réciproques ; je la leur ai
 » donnée. Cette Lettre même leur passera, parce-
 » que je veux que l'on juge & ma conduite & la
 » vôtre. Il ne me reste plus que mes cris ; ils se feront
 » entendre ; ils sont permis à l'homme que l'on
 » écrase ».

J'ai l'honneur.

Ce 20 Juin.

Celle-ci n'a point eu de réponse, & vraisemblable-
 ment n'en aura jamais. On voit avec quelle modéra-
 tion j'ai plaidé ma cause vis-à-vis des Comédiens ; je
 la mets aujourd'hui sous les yeux du Public. Heureux,
 si le récit de leurs persécutions tourne un jour à l'a-
 vantage des Auteurs ; & si je puis, n'ayant posé qu'un
 pied sur le seuil du théâtre, donner lieu à leur déli-
 vrance ! Mais qui brisera le joug insupportable sous
 lequel ils gémissent en secret depuis si long temps ?

Les Comédiens n'ont point d'articles *dans leurs Ré-
 glements* qui les établissent juges des corrections d'un
 ouvrage déjà représenté devant le Public. En vain
 s'appuieront-ils sur ce que je leur ai soumis les

miennes ; c'étoit une faute involontaire ; je l'ai réparée aussi-tôt que je l'ai connue ; ils n'ont pas dû fermer l'oreille à mes demandes. Quand même j'eusse été instruit de mes prérogatives , ma volonté peut-elle les ériger en juges , ou peuvent-ils s'ériger tels, de leur propre autorité ?

Ils ont donc manqué au Public en faussant leur promesse , à MM. leurs Supérieurs en outrepassant les limites qu'ils leur ont prescrites , & aux Auteurs en introduisant une innovation qui va jusqu'à leur ôter la liberté de rectifier à leur gré leurs productions , & de les offrir sous un aspect plus favorable.

Il est aisé de prouver par les lumières de la droite raison , que les Auteurs, dans ce cas-là , ne peuvent être justiciables que du Public. Que l'on me pardonne quelques expressions du barreau ; la chicane que j'éprouve me rend excusable. Je dis donc que les Auteurs ne peuvent être alors que justiciables du Public. En effet , lorsqu'un ouvrage a reçu quelques désagréments , ou par des longueurs , ou par des moyens mal employés , que fait l'Auteur retiré chez lui ? il appelle ses amis , qui , d'après les divers sentimens des spectateurs , lui conseillent de retrancher ou de changer tels ou tels endroits ; il se corrige , pour ainsi dire , sous la dictée du Public. Quand il redonne sa pièce , il semble dire à ce même Public : Messieurs, telles choses vous ont déplu ; je les ai retranchées ou changées. Si les corrections sont trouvées bonnes , alors le Public encourage l'Auteur , & lui fait gré de sa docilité. Les Acteurs ne sont alors que les agents intermédiaires qui

doivent se prêter aux desirs de l'un & aux efforts de l'autre.

Plusieurs Comédiens même sont persuadés de cette vérité : elle les a frappés dans la plus grande chaleur de la dispute. Le refus d'acquiescer à ma juste demande n'a pa été unanime : on m'a rapporté que douze d'entre eux avoient pris parti pour moi. Je ne puis douter de l'avis de M^{lle} *Fanier*, puisque, moi présent, elle a crié à l'injustice ; & cette Actrice ne m'est connue que par ses talents. Je fais que M^{me} *Vestris* (*), son frere & sa sœur, M^{lle} *Doligny*, MM. *Brizard* & *Molé* ont été mes partisans , & que M. *Monvel*, comme Auteur, a paru touché de mon sort. Je voudrois connoître les autres pour leur rendre un témoignage public de ma reconnoissance.

Mais l'opiniâtreté du *Corps* de la Comédie ne surprendra plus , quand on saura que ce *Corps* ne peut me pardonner de lui avoir reproché vivement des passe-droits à mon égard, & refusé une réparation comme il a osé l'exiger par une lettre que je mettrai sous les yeux. Voici le fait.

Cette Tragédie a été refusée à la lecture en 1759, & reçue en 1769. Ainsi quatorze ans se sont écoulés entre le premier vers lu à la Comédie & le premier récité sur le Théâtre. Les Auteurs sans protection font dans ce pays fort peu de chemin en beaucoup de temps.

(*) Si les Comédiens montroient, autant de zele, d'estime & d'honnéteré pour les Auteurs, que cette Actrice, aucun ne se plaindroit.

Une liaison de vingt-cinq ans avec *M. le Kain*, & l'admiration que j'ai pour ses talents, m'avoient engagé à lui donner le plus grand rôle : mais sa maladie & ses voyages ont reculé la représentation pendant quatre ans. Enfin j'espérois l'hiver dernier voir arriver le moment de la décision de mon sort, lorsqu'un Auteur, sans égard pour ceux qui étoient en date avant lui, prétendit faire jouer sa piece reçue depuis six semaines. Ses rôles étoient déjà distribués, & même appris *incognito*. Informé de cette menée, & ne voulant point heurter de front les Comédiens, je leur écrivis la lettre la plus honnête. Politesse perdue : la Piece alloit être donnée, quand un accident imprévu l'arrêta : je l'ignorois. Offensé du peu d'égards de l'Auteur ; indigné du mépris que me marquoient les Comédiens, j'exhalai ma bile en ces termes :

MESSIEURS ET DAMES,

» ENFIN, vous jouez donc le *Barbier de Séville*. Ici je m'ar-
 » rête. Mon honnêteté supprime des vérités dures. Un mépris
 » silencieux est ce que mérite l'Auteur & tous ceux qui ont pris
 » des rôles dans sa piece ; car je mets au même niveau celui
 » qui sollicite l'injustice & celui qui s'y prête. N'en parlons
 » plus. Malgré vos procédés, puis-je espérer qu'enfin le bon
 » droit sera écouté. Monsieur de Voltaire ne veut plus faire
 » jouer les loix de Minos : je m'étois rangé par respect pour
 » laisser passer ce grand homme : il se retire, je reprends ma
 » place. Je vous demande donc une répétition ; cela n'inter-
 » rompt point les nouveautés comiques ; puisqu'aucun de ceux
 » chargés des rôles de ma Tragédie n'en ont dans ces ouvrages.
 » D'ailleurs elle pourra venir à l'appui du *Barbier* qui pourroit

« être tondu ; car vous savez que le Public rase souvent de fort
 » près les Auteurs. Je ne serois pas fâché que celui-ci fût un
 » peu écorché , pour lui apprendre à se mettre à la place d'au-
 » trui sans dire , gare.

J'ai l'honneur d'être , &c.

Cette missive mit le feu aux poudres. Il fut ques-
 tion de rayer ma piece du nombre de celles qui étoient
 à jouer : on m'auroit volontiers rayé du nombre des
 vivants : ma Tragédie a payé pour moi. Je m'en vou-
 lus à moi-même , quoiqu'ayant raison , de m'être
 abandonné à mon premier mouvement ; & huit jours
 après j'appliquai ce calmant sur la blessure :

M E S S I E U R S E T D A M E S ,

« Les torts que vous avez eus avec moi sont cause de celui
 » que j'ai aujourd'hui vis-à-vis de vous. Si je suis sorti de mon
 » caractère , naturellement doux & honnête , il en a coûté
 » cher à mon cœur , & j'en suis très fâché : vous devez l'être
 » aussi , puisque mon emportement est votre ouvrage ».

Je crus tout oublié de leur part comme il l'étoit de
 la mienne : mais quand je demandai une première ré-
 pétition , voici leur réponse :

M O N S I E U R ,

« LA Comédie est prête à jouer votre Piece : Mon-
 » sieur Molé n'a point refusé le rôle que vous lui desti-
 » niez , vos doutes à son égard sont mal fondés. Mais
 » avant que de vous satisfaire , quant aux répéti-
 » tions de Térée , notre Société exige une réparation :
 » vous la lui devez : elle n'a point oublié les choses

» dures que vous lui avez écrites. Emporté par trop
 » d'humeur & de vivacité, vous vous les êtes in-
 » discrettement permises. Aujourd'hui que vous êtes
 » plus calme, on vous croit assez honnête pour cher-
 » cher à réparer un tort qu'un homme comme vous ne
 » devoit jamais avoir «.

On m'assure que les Comédiens nient cette lettre : je m'offre à la montrer en original : elle n'est point écrite par leur Secrétaire, mais par eux-mêmes, & chargée de dix-sept signatures. Parmi les noms souscrits se trouvent la plupart de ceux qui ont pris ma défense dans la dernière occasion ; c'est pourquoi ma reconnoissance les supprime. Comme je croyois avoir fait une réparation suffisante à des gens coupables des premiers torts ; & comme le plus beau laurier me paroît acheté trop cher par une bassesse, voici la réponse que l'honneur m'a dictée :

MESSIEURS ET DAMES,

» J'AUROIS lieu de croire que vous n'avez point
 » lu la Lettre que je vous ai écrite après celle qui
 » vous a tant offensés. Je n'ai rien autre chose à dire
 » que ce qu'elle contient : oubliez mon tort, & j'ou-
 » blieraï tous les vôtres, y compris même celui de
 » votre dernière Lettre, dont le style est incroyable,
 » & que je regarderai comme non avenue «.

Un de MM. leurs Supérieurs, respectable autant par ses dignités & sa naissance, que par sa bienveillance & son affabilité pour les Gens de Lettres, dai-

gnoit me protéger dans cette circonstance. Ils n'osèrent reculer ; ils mirent ma pièce à l'étude. Le combat avoit été cruel : les plaies n'étoient point refermées : j'avois de noirs pressentiments. Je savois que ma Pièce , où je n'ai voulu que peindre le cœur humain , ne pouvant en imposer par le brillant du spectacle , ni par le cliquetis des événements accumulés les uns sur les autres , ne se soutiendrait que par la chaleur du débit , & un concert parfait entre les Acteurs. Pouvois-je l'espérer ? Ce qui pourtant me rassuroit un peu , c'étoit de voir le pivot de ma Pièce entre les mains d'un homme avec qui j'étois lié , comme je l'ai dit , depuis vingt-cinq ans.

Les Comédiens assurent qu'ils n'ont agi avec aucun ressentiment , & qu'ils ont montré la meilleure volonté du monde. S'il est vrai , pourquoi n'ai-je pu obtenir une seule répétition en forme , pour me juger moi-même ? Comme j'insistois sur ce point , un *gros Monsieur* , qui , dit-on , joue les rôles à manteau , a voulu me persuader que cela étoit inutile (*). Non , *Monsieur* , ce ne l'étoit pas. J'aurois senti les longueurs du troisième Acte : j'aurois peut-être osé dire aux Acteurs que le débit , en général , étoit quatre fois plus lent qu'il ne falloit. En effet , la lenteur en

(*) C'est ce même *gros Monsieur* qui , le jour du refus de mes corrections , est venu me crier aux oreilles avec une voix de Stantor : *Cela est jugé , cela est jugé : faites-vous imprimer , & vous verrez*. Il a bien fallu m'y résoudre. Mais qu'ai-je fait à ce *gros Monsieur* que je ne connois pas , pour me poursuivre ainsi ?

fut si extraordinaire , qu'il s'est élevé des gageures que ma Piece avoit plus de *deux mille cinq cents vers* , quoiqu'elle n'en comportât que *seize cents soixante* : je puis le prouver. Cette lenteur étoit le moyen le plus sûr pour la faire tomber ; & je ne conçois pas comment , de ce train , elle a pu se soutenir jusqu'au dernier vers.

Ralentir le débit , & baisser le ton , sont les deux *bottes secretes* des Comédiens pour tuer un Auteur qui n'est pas de leurs amis. J'en avertis le Public afin qu'il se tienne en garde contre cet artifice. Je crois bien qu'ils ne l'ont pas employé exprès contre moi ; j'aime mieux penser que c'est une nouvelle mode qui s'est introduite au Théâtre. Mais il faut au moins en informer les Auteurs , pour qu'ils aient la précaution de ne pas faire entrer dans leurs Tragédies plus de vers que dans les Opéra.

N'y a-t-il pas de la folie , s'écrieront-ils avec un air de bonne foi , d'imaginer que nous comptions la chute des pieces , nous qui sommes si intéressés à leur succès ? Cet argument paroît d'abord sans réplique. Je leur répondrai pourtant : Messieurs , comme vous avez à peu près *quarante* pieces nouvelles , tant reçues qu'enregistrées pour la lecture , ne dites-vous pas quelquefois , dans un moment de colere ?

Une Piece tombée il en renaît mille autres :

De plaisants intérêts pour balancer les nôtres ! *Métromanie.*

Enfin , je suppose que vous m'avez servi avec tout le zele dont vous êtes capables , comment concilier

ce zele avec ce qui s'est passé le jour de la représentation ? Pourquoi trois d'entre vous ont-ils avancé, en plein foyer , devant des personnes dignes de foi , que ma Piece n'iroit pas au second Acte ? Pourquoi le même propos a-t-il été tenu à l'Orchestre , comme venant de quelqu'un qui jouoit dans la Piece ? Pourquoi étoit-ce le bruit du Parterre , & celui des Loges où j'étois ? *Etes-vous certain qu'il soit venu de nous ?* D'abord c'est de vous celui de l'Orchestre & du Foyer , & le refus de mes corrections rend le tout vraisemblable.

Mais vous , Monsieur *le Kain* , qu'une si longue connoissance m'autorisoit à croire mon ami , comment , après avoir débité avec un sentiment & une rapidité sublime votre premiere scene , votre ton s'est-il assourdi tout à coup , & votre jeu a-t-il perdu toute son énergie ? Ce changement a frappé tout le monde , & cependant le rôle de Térée est toujours en forte situation. Or , quand l'Auteur a mis en situation le personnage , si le Comédien ne donne point d'action , à qui la faute ? Le bourdonnement des gens mal intentionnés , car il y en avoit , vous a peut-être déconcerté ? eh bien ! je le veux croire. Etiez-vous troublé lorsque vous êtes devenu tout à coup dans vos assemblées le Dom Quichotte de l'injustice , & que vous avez rompu des lances contre tous ceux qui prenoient les armes pour ma défense ? qui vous excitoit à parler avec dédain d'un ouvrage dont vous aviez dit du bien à vos camarades ? Après tant d'années de liaison , après une si longue attente , c'est vous

qui me donnez le coup de massue : *Tu quoque , mi Brute !* Votre conduite avec moi m'a causé plus de chagrin que l'événement de ma Piece. L'homme délicat est plus sensible à la perte des plaisirs du cœur que de ceux de la vanité.

Mais un trait d'une espece bien différente me donne quelque consolation : je ne puis m'empêcher de le publier. On a vu M. le Miere , qui a traité le même sujet , applaudir avec transport aux endroits les plus passables des deux premiers actes de ma Tragédie. Il a dit même à la fin de ma Piece : *Cet ouvrage , sans les longueurs du troisieme acte , n'auroit point eu d'échec (*)*. Tel est le langage de l'homme de mérite & du galant homme. Je connois peu M. le Miere ; mais pouvois-je le connoître par un plus bel endroit ?

R É F L E X I O N S

sur l'abus de laisser les Comédiens juger les Auteurs.

L'usage de lire les pieces aux Comédiens s'est introduit d'abord d'une maniere peu effrayante pour les Auteurs. Ceux-là , qui sentoient bien qu'ils n'auroient d'existence que par les productions de ceux-ci , les attiroient , les flattoient : ils recevoient tout , ils jouoient tout. D'après cet usage on a établi la loi ; mais l'abus de cette loi est si criant , qu'il est temps de l'abolir. On ne pensoit pas qu'un jour les Comédiens , fiers des richesses qu'ils ne tiennent que des Auteurs , oseroient maltraiter leurs peres , leurs fon-

(*) Je desire que le Public soit aussi indulgent que lui.

dateurs, & enfin leurs maîtres considérés dans la classe des talents. Je dis leurs maîtres même dans leur art : *Racine* avoit instruit *M^{lle} Champmelé* ; & *M. de Voltaire* a éclairé par ses avis *MM. Dufresne & le Kain*. Quel Comédien peut se glorifier d'avoir formé un Poète dramatique ? Les Auteurs sont aujourd'hui forcés d'être les timides clients des Acteurs leurs juges impitoyables. Dans les premiers temps, les Poètes étoient tout à la fois & mieux accueillis & mieux jugés, parceque plusieurs Comédiens composoient eux-mêmes des piéces, & donnoient le ton à ceux de leurs camarades qui n'avoient aucune teinture de lettres : maintenant *M. Monvel* est parmi eux le seul qui les cultive. Moins ils ont eu de connoissance, plus ils sont devenus tranchants, c'est la règle. Qu'ils se vengent bien à présent sur les Auteurs modernes, des caresses que les anciens ont reçues de leurs prédécesseurs ! Combien de propos souvent injurieux ne glissent-ils point dans leurs bulletins lors de la lecture d'une piéce ! *Le Prince de la Tragédie est un benêt : Si l'Auteur n'a point d'esprit, il a de la mémoire* : voilà les moindres gentilleses qu'ils imaginent pour se faire rire. Il faut qu'un Auteur à qui on les lit l'une après l'autre, en soit l'immobile plastron, parcequ'il ne connoît point ceux qui tirent sur lui.

Les Comédiens n'ont point les égards, l'impartialité ni les lumiéres nécessaires pour juger les hommes de lettres. Sans parler de l'esprit de cabale qui regne le plus souvent dans leurs assemblées, comme ils en

PRÉFACE

17

conviennent tous en particulier, trop prompts à se prévenir pour ou contre dans la partie qui les regarde, c'est-à-dire leurs rôles, ils sont la plupart incapables de prononcer sur le tout ensemble. Toujours dans le cadre, il leur est impossible de bien voir le tableau : ils en embrassent si peu l'ordonnance générale, que les retranchements qu'ils font de leur propre autorité aux chefs-d'œuvre des grands maîtres, sont très souvent mal-adroits. Je n'en citerai qu'un exemple. Ils finissent la tragédie de *Rhadamiste* à la mort de ce Prince : la toile tombe ; & les spectateurs, qui, pendant tout le cours de la pièce, se sont intéressés à l'amour d'*Arsame* & de *Zénobie*, ne savent ce qu'ils deviennent. Les Comédiens ont cru supprimer une longueur, ils ont ôté la conclusion. Il est même prouvé que les grands talents parmi eux ne saisissent souvent leurs rôles qu'après bien du temps ; témoin celui que M. le *Kain* a mis à bien concevoir toutes les beautés des rôles de *Gengis* & de *Néron*, qu'il rend à présent d'une manière si sublime. Si un Acteur de ce mérite passe tant de temps à entendre seulement son rôle, quelle confiance avoir aux décisions des Comédiens sur la lecture rapide d'un ouvrage ?

• Pourquoi les Auteurs n'auroient-ils point le privilège naturel d'être jugés par leurs pairs ?

• Il seroit donc à désirer, & j'ose dire que c'est un vœu unanime, que Messieurs les Premiers Gentilshommes de la Chambre, qui ne dédaignent point de s'asseoir à l'Académie au milieu des Auteurs,

formassent un Tribunal (*) d'hommes de lettres pour examiner les piéces de théâtre. Un ouvrage agréé par ces hommes choisis seroit envoyé à Messieurs les Gentilshommes de la Chambre, qui en ordonneroient l'enregistrement à la Comédie, pour prendre rang. Lors de son tour, les Comédiens seroient obligés d'en donner deux répétitions en regle à l'Auteur, & non en marmotant leurs rôles entre leurs dents, afin qu'il puisse en juger lui-même.

Il ne seroit pas essentiel que l'on n'admît dans ce Tribunal que des Auteurs dans le genre dramatique: Racine avoit pour conseil Boileau, dont nous n'avons point de tragédies; Boileau avoit Patru, qui n'a point fait de vers.

Que l'on ne dise point que la jalousie de métier (car c'est le terme) étoufferoit les talents naissans. Ce Tribunal auroit à redouter le Public auquel un

(*) Ce Tribunal a été proposé dans une brochure intitulée, *Critique de Roméo & Juliette*, où l'on reproche aux Comédiens la manière dédaigneuse avec laquelle ils ont joué (à l'exception de *Madame Vestris*) la tragédie des *Chérusques*.

M. de Cailhava, dans son ouvrage intitulé *De l'Art de la Comédie*, chap. *des causes de la décadence du Théâtre, & des moyens de le faire refleurir*, a ouvert un autre avis pour couper court à tous les abus, celui d'établir un second Théâtre, comme il étoit autrefois, & comme il est à Londres.

Peut-être les Comédiens deviendroient-ils plus laborieux & plus honnêtes vis à vis des Auteurs, qui, au refus d'un Théâtre, pourroient recourir à l'autre. Le Public en seroit mieux servi, par l'émulation qu'excitent la rivalité & la nécessité d'attirer le plus grand concours de spectateurs. On voit que je ne suis pas le seul ni le premier qui ait lieu de se plaindre.

Auteur en appelleroit par l'impression. D'ailleurs le trait de *M. le Miere* à mon égard doit rassurer sur ces craintes ; & je crois , pour l'honneur des lettres , qu'il n'est pas le seul qui pense ainsi. Le mérite protège le mérite. Ne vois-je pas dans l'Académie à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir , la joie éclater dans tous les yeux , lorsqu'il se présente des sujets qui donnent de grandes espérances ? les hommes célèbres qui la composent , semblent se parer le front de fleurs nouvelles pour les recevoir. Je pense qu'il en seroit de même. Un pareil Tribunal n'auroit point tourné en ridicule les doubles confidences d'Œdipe , ni refusé un ouvrage de la sublimité de Mérope.

Une loi bien digne encore de Messieurs les Gentilshommes de la Chambre seroit celle qui conserveroit aux Auteurs leurs rétributions à perpétuité , & pour eux & pour les leurs. Pourquoi ceux qui apportent la matiere premiere & un fonds immortel pour les Comédiens , n'y auroient-ils point un droit immortel ? C'est une justice , & ce seroit un moyen d'émulation de plus. Si la loi que je propose eût été instituée , tandis que les Comédiens s'enrichissoient avec les chefs-d'œuvre du grand Corneille , ses descendants n'auroient point langué dans l'infortune , d'où les a tirés le plus célèbre Poëte de nos jours.

Je n'ai été , Messieurs les Auteurs , qu'un moment votre confrere ; mais j'en ai assez vu pour vous plaindre , & former des vœux bien sinceres pour votre délivrance. En attendant cet heureux jour , souffrez tout des Comédiens , & ne dites mot.



A C T E U R S.

T É R É E , Roi de Thrace. *M. le Kain.*

P R O C N É , Femme de Térée. *M^{me} Vestris.*

P H I L O M E L E , Sœur de Procné. *M^{lle} Raucour.*

I P H I D A M A S , Prince en otage à la
Cour de Térée. *M. Molé.*

P O L I C L È S , Ministre & ancien
Gouverneur de Térée. *M. Dalainval.*

Gardes, Thraces, & Femmes de la Suite de Procné
& de Philomele.

*La Scene est à Abdere, ville de Thrace, dans le
Palais de Térée.*

TÉRÉE



T É R É E
E T
P H I L O M E L E,
T R A G É D I E.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

(Le tonnerre gronde ; la toile se lève ; le Théâtre représente le Palais de Térée , obscurci par les ombres de la nuit.)

I P H I D A M A S, *troublé.*

DANS cette nuit lugubre , où les feux du tonnerre
Semblent se réunir pour embraser la terre ,
Mes yeux font las d'errer vainement sur les flots.
Prêt à verser des pleurs à pousser des sanglots
Loin des miens , & du bruit d'une foule empressée ,
Donnons un libre essor à mon ame oppressée.

(Il s'assied , ou s'appuie contre une colonne.)

A

2 TÉRÉE ET PHILOMELE,

Philomele & Térée , en ces murs attendus ,
Sont-ils , du sein des mers , aux Enfers descendus ?
Ce noir pressentiment redouble avec l'orage.

(On entend encore quelques coups de tonnerre.)

Quand la foudre & les vents font mugir le rivage ;
Par quel nouveau prodige , au fond de son palais ,
L'inquiete Procné repose-t-elle en paix ?
D'où vient que je frémis au nom de Philomele ,
Moi , qui , sûr de son cœur , n'ai vécu que pour elle ?

S C È N E I I.

I P H I D A M A S , P O L I C L È S.

I P H I D A M A S , *appercevant Policlès.*

Quoi ! c'est vous , Policlès ? vous me glacez d'effroi !
Nul des miens , sur vos pas , ne s'avance vers moi ?
Peut-être à mes malheurs leur amitié sensible
A craint de me porter le coup le plus terrible ?

P O L I C L È S.

Rassurez-vous , Seigneur ; je n'ai pu rassembler
Que des rapports trop vains pour vous faire trembler ;
Car doit-on se fier à l'erreur des ténèbres ,
Où la peur change tout en des objets funèbres ?
Parmi ceux qui d'abord , par le tonnerre émus ,
Sont , des bras du sommeil , au rivage accourus ,
Plusieurs , les sens frappés de nos communes craintes ;
Ont cru voir des vaisseaux , entendre quelques plaintes ;

TRAGÉDIE.

Ces plaintes, ces vaisseaux ne sont que de faux bruits,
Semés en un instant, au même instant détruits.
Mais, loin de négliger cet avis peu fidele,
J'ai, de nos matelots, encouragé le zele
A porter du secours aux mortels malheureux
Que les vents jetteroient sur ces bords dangereux;
Tandis que vos amis, dispersés sur la rive,
Prêtant de tous côtés une oreille attentive,
Au moindre événement, jusques à vous, Seigneur;
De voler les premiers se disputent l'honneur:
Et moi, je suis venu calmer l'inquiétude
Qui vous fait, loin du port, chercher la solitude.

I P H I D A M A S.

Je rends grace à vos soins; mais un trouble confus
Me dit que Philomele & le Roi ne sont plus.

P O L I C L È S.

Ménagez la douleur d'un vieillard, qui vit naître
Et par lui s'élever le plus illustre maître.
Ainsi que vous, Seigneur, incertain de son sort,
Et prévoyant de loin les suites de sa mort,
Je gémis sur mon Roi, je gémis sur la Reine,
Sur son fils, sur l'Etat dont la chûte est prochaine:
Le Thrace belliqueux, du retard s'offensant,
Craint déjà le repos sous les loix d'un enfant.
Pour arrêter l'audace ou l'alarme publique,
Sur mon front, j'offre au peuple un calme politique,
Dont la dure contrainte accroît mes maux secrets;
Mais l'espoir me soutient: touchés de nos regrets,
Aux yeux d'Iphidamas, de la Reine éplorée,
Les Dieux rameneront Philomele & Térée.

A ij

4 TÉRÉE ET PHILOMELE,
I P H I D A M A S.

Six mois sont écoulés , depuis que ce héros ,
Pour hâter mon hymen , a traversé les flots ;
Et de ses pas errants on a perdu la trace.

P O L I C L È S.

Vous savez que les flots , au sortir de la Thrace ,
L'ont porté dans Athene , où regne Pandion ,
Qui , confirmant enfin votre auguste union ,
Pour gage de sa foi , de la paix fraternelle ,
Dans les mains de Térée a remis Philomele.

I P H I D A M A S.

Je le fais : mais d'Athene emportant ce trésor ,
Qu'est devenu Térée ? est-il vivant encor ?
De tous côtés , jugez de ma crainte mortelle :
Dès mes plus jeunes ans j'adore Philomele.
J'allois unir , conduit par l'amour & l'honneur ,
L'intérêt de l'Etat & celui de mon cœur.

Fixé dans ces climats , où vous prîtes naissance ,
Chargé d'y faire craindre & chérir la puissance
D'un Maître , par vos soins , à la vertu formé ,
Comment , de notre amour , seriez-vous informé ,
Quand jamais nos pères n'en ont eu connoissance ?
Notre amour se cachoit sous les jeux de l'enfance.
Lorsque tout , de nos feux , m'invite à convenir ,
Ma douleur goûte un charme à s'en entretenir.

On fait que dans les murs Athene nous vit naître.
Avant l'âge où le Ciel permet de se connoître ,
D'un instinct enchanteur nous écoutions la voix ;
Attachés par le sang , nous le fûmes par choix.

Pandion , & Phostas dont je tiens la lumiere ,
 Sous les yeux d'Erichès , notre aïeul & leur pere ,
 Par l'hymen engagés , & peres à leur tour ,
 De leurs nombreux enfants avoient orné sa cour :
 Ce Roi voyoit fleurir , à son seizieme lustre ,
 Sa gloire , ses sujets , & sa famille illustre.
 Ainsi , dans son palais , nous croissions chaque jour ,
 Chaque jour faisoit croître en secret notre amour ;
 Quand la mort d'Erichès , troublant un sort prospere ,
 Fit monter Pandion au trône de son pere.
 Autrefois son égal , devenu son sujet ,
 Phostas , sous Pandion , ne vivoit qu'à regret ;
 Et des ans , dans son frere , enviant l'avantage ,
 Il desiroit un sceptre ; il l'obtint du courage.
 Fuyant loin de l'Attique , il subjuga le Pont ;
 Et du bandeau des Rois courut ceindre son front.
 Il fallut suivre un pere & quitter une amante.
 Que Philomele alors fut belle & fut touchante !
 Prêts à nous séparer , nous connûmes tous deux ,
 Par l'excès de nos maux , tout l'excès de nos feux.
 Pour comble de douleur , bientôt , entre nos peres ,
 La Discorde , allumant les plus terribles guerres ,
 Ferma tous les chemins aux messagers secrets
 Chargés des doux témoins de nos tendres regrets.
 Combattant pour un pere , il fallut , par prudence ,
 Gémir plus que jamais dans l'ombre du silence.
 Lorsqu'au nom de Phostas , & secondé du Sort ,
 Au sein de ma patrie allant porter la mort ,
 Dans ses champs dévautés j'enchaînois la Victoire ,
 La Nature & l'Amour s'indignoient de ma gloire.

6 TÉRÉE ET PHILOMELE;
POLICLÈS.

Cependant, pour Procne choisissant un époux,
Pandion, à son tour, fut repousser vos coups.

I P H I D A M A S.

Oui: ce fut dans ce temps, qu'adopté pour son gendre,
L'invincible Térée accourut le défendre,
Et le fit triompher: mais, grand dans ses succès,
Pandion le premier nous présente la paix;
Et veut, pour l'affermir & la rendre éternelle,
Que je vienne en ces lieux m'unir à Philomele;
Mon pere me l'apprend, m'ordonne d'obéir:
Je crus voir tout-à-coup l'univers s'embellir;
La terre à mes transports me paroissoit émue.
Je vole en ces remparts: j'espérois qu'à ma vue
Accourant & suivi d'une brillante cour,
Votre Roi m'offriroit l'objet de mon amour;
(J'ignorois de ce Roi le retard & l'absence.)
Une foule muette autour de moi s'avance:
Je veux interroger les yeux fixés sur moi,
On les détourne: enfin surpris, saisi d'effroi,
Je me laisse conduire au palais de la Reine:
J'entre. O tableau trop vrai de la grandeur humaine!
Les ennuis habitoient ces superbes lambris.
Procne, les yeux éteints, se penchoit sur son fils.
J'approche: soulevant sa tête chancelante,
Cherchant en vain les sons de sa voix expirante,
Elle jette un soupir, se tait, verse des pleurs:
Son silence éloquent expliquoit ses douleurs.
Et moi, depuis deux mois arrivé dans la Thrace,
Comme elle, je frémis du coup qui nous menace;

TRAGÉDIE.

Comme moi , sans relâche en proie à la terreur ,
Procné demande au Ciel son époux & sa sœur.
Cede-t-elle au sommeil , elle les voit en songe ;
A son réveil encor sa frayeur se prolonge :
Ainsi de plus en plus son désespoir s'aigrit ,
Et dans la fleur des ans sa beauté se flétrit.
Quand , pour la consoler , je détourne l'image
Des maux qu'avec raison sa douleur envisage ,
L'espoir , dont je la flatte , est banni de mon cœur.

P O L I C L È S.

J'entends du bruit : on vient : c'est la Reine, Seigneur,
C'est elle

SCÈNE III.

IPHIDAMAS, POLICLÈS, PROCNÉ ;
Gardes & Suite.

PROCNÉ, *avec beaucoup d'effroi , à sa Suite ;
dans le fond du Théâtre.*

OUI : j'ai cru voir Philomele & Térée :
De cette idée encor mon ame pénétrée
Croit qu'ils ont à l'instant échoué dans le port.
Volez , & m'apportez ou la vie ou la mort.
(*Policlès sort avec toute la suite.*)

IPHIDAMAS, *courant à Procné.*
Le Ciel, de tous nos maux, comble-t-il la mesure ?

P R O C N É.

C'est vous, Iphidamas ? . . . Ah ! mon cœur se rassure.

§ TÉRÉE ET PHILOMELE;

Votre doux entretien calme un peu mes terreurs.
Prince, je vous cherchois; en confondant nos pleurs;
Nous en pouvons du moins tempérer l'amertume.

I P H I D A M A S.

Le poison de l'ennui, comme vous, me consume.

P R O C N É.

O funeste départ, dont mes empressements,
D'accord avec l'Etat, ont hâté les moments!
Je brûlois de revoir ma chere Philomele;
Je ne la verrai plus, & je perds tout pour elle.

I P H I D A M A S.

Qu'avez-vous donc appris?

P R O C N É.

Epouvantable nuit!

Plus affreux que jamais un songe me poursuit.

Au moment où le jour efface les étoiles,
J'ai cru voir nos vaisseaux rentrer à pleines voiles:
J'accours: tout disparoît. Mais la vague en courroux
S'enfle, & roule à mes pieds ma sœur & mon époux;
Je m'élançe vers eux.... Aussitôt la nuit sombre,
Sur le soleil naissant, fait retourner son ombre:
La foudre gronde, embrase & les flots & les airs:
Nous marchons éblouis des rapides éclairs:
Je veux, tendant mes mains par l'onde appesanties,
Embrasser mon époux, j'embrasse les Furies;
Mon sein brûle & s'enflamme... en sillons tortueux,
Autour de moi circule un tourbillon de feux:
Pour l'éteindre à l'instant, vers les flots je me traîne...
Un invisible bras, d'une pesante chaîne,
m'accable;

TRAGÉDIE.

9

M'accable ; & sur des morts, des tombeaux, des débris,
 Dans un antre profond m'emporte avec mon fils.
 A l'éclat d'une lampe aux voûtes suspendue,
 J'entrevois une femme égarée, éperdue,
 Fondre sur un Guertier & le percer de coups.
 Approche, ai-je entendu ; reconnois ton époux ;
 Regarde : c'est ainsi qu'on punit les perfides.
 A ces mots, elle étend sur lui ses mains livides,
 Le ferre, le déchire, & m'apporte son cœur....
 Les cheveux hérissés, & reculant d'horreur,
 Je tombe sur mon fils, je l'étouffe, il expire....
 Des spectres, à mes cris, sortent du noir Empire ;
 La caverne en mugit, s'affaisse, ouvre son flanc,
 Et s'abîme avec nous dans un fleuve de sang.

I P H I D A M A S.

Ah ! gardez-vous de croire aux vapeurs insensées
 Dont un songe bizarre offusque nos pensées :
 Bien souvent le sommeil, sous de fausses couleurs,
 Se plaît à reproduire, à peindre nos douleurs.

P R O C N É.

Peut-être à m'affliger ma flamme ingénieuse
 Suit trop de ses soupçons la fougue impérieuse....
 Je ne le cele plus.... de jaloux mouvements
 Se mêlent dans mon sein aux plus doux sentiments.

I P H I D A M A S.

De ce tourment cruel repoussez les atteintes.

P R O C N É.

Je le voudrois en vain ; tout confirme mes craintes :
 Mon songe s'exécute.... il vient des Dieux, Seigneur,
 La foudre gronde encor ; par sa foible lueur

B

10 TÉRÉE ET PHILOMELE,

Le soleil ose à peine écarter les ténèbres.
Ah! Prince, croyez-moi, par ces songes funèbres ;
Les Dieux font pressentir la triste vérité ;
Ils annoncent la mort, ou l'infidélité :
Et mon esprit s'arrête à ce dernier présage.

I P H I D A M A S.

Soupçonner votre époux, c'est lui faire un outrage :

P R O C N É.

Vous ne connoissez point ce farouche Guerrier.
Sous un calme apparent, impétueux, altier,
Fils d'un Dieu, dédaignant l'éclat du diadème,
Il ose, en sa grandeur, s'égalier aux Dieux même ;
Il pourra tout oser : il pourra, loin de moi,
Prodiguer à son gré ses serments & sa foi,
Et pour lui de l'hymen multipliant les chaînes,
Conduire en ce palais une foule de Reines.
Ce discours vous surprend ! . . . Et ne savez-vous pas
Quelle sauvage loi regnoit dans ces climats
Avant que, de la Grèce en ces murs amenée,
Je vinssé resserrer les nœuds de l'hymenée ?

I P H I D A M A S.

Non, je n'ignore point que, livrés aux plaisirs,
Leurs Rois, pour cent Beautés écoutant leurs desirs ;
Et croyant en vertus ériger leurs foiblesses,
Du saint titre d'épouse honoroient leurs maîtresses.

P R O C N É.

Mais moi, lorsque Térée, au bruit d'un vain éclat,
Fit offrir à mes pieds son Sceptre & son Etat,
Je voulus, sur mon front attachant sa couronne,
Seule entrer dans son lit & m'asseoir sur son trône.

Tout me fut accordé. Je le vis.... son aspect
 M'inspira la terreur, l'amour & le respect.
 Sa rudesse me plut : sa noble contenance
 D'un descendant de Mars annonçoit la présence.
 Je me promis dès lors de fixer dans mes fers
 Ce Conquérant superbe, effroi de l'univers.
 Je crus y réussir : bientôt je devins mere ;
 Itis lui fit porter le tendre nom de pere.
 Depuis en y pensant je frémis devant vous....
 Je l'ai vu prêt d'offrir, s'il n'eût craint mon courroux ;
 A mille objets divers un criminel hommage.
 J'ai tout à redouter de son ame volage,
 De ses vastes desirs de leur joug indignés.

I P H I D A M A S.

Tout sauvage & tout fier que vous le dépeignez ;
 Ce Roi, vous l'avouez, a craint votre colere.
 Mais non : s'il fut atteint d'une flamme étrangere,
 Plus que votre courroux, le charme des vertus
 Vers vous a ramené ses vœux trop combattus.
 A votre époux, à vous cessez de faire injure.
 D'ailleurs, de vos soupçons votre beauté murmure :
 Pourroit-il oublier & trahir tant d'appas ?

P R O C N É.

De si foibles garants ne me rassurent pas.

I P H I D A M A S.

Songez au moins qu'un fils, l'objet de sa tendresse ;
 Son cher Itis, pour vous lui parle & l'intéresse.

P R O C N É.

Il peut, sans étouffer l'amour qu'il porte au fils,
 Il peut trahir la mere.

34 TÉRÉE ET PHILOMELE,

(*Procné paroît se plonger dans une profonde rêverie ,
& ne point écouter Iphidamas.*)

I P H I D A M A S.

Un voyage entrepris
Pour répondre à vos vœux, à votre impatience,
Doit-il en votre cœur jeter la défiance ?
Il étoit arrêté que l'un & l'autre Roi
Enverroient dans ces lieux les gages de leur foi ;
Qu'à la Cour de Térée, arbitre des deux freres,
L'union des enfants concilieroit les peres.
Comme moi, Philomele, orage de la paix,
Devoit, par les traités, se rendre en ce palais,
Et, comme moi, d'un pere acquitter la promesse.
Du départ de sa fille, appui de sa vieillesse,
Pandion chaque jour différoit les moments,
Et sembloit hésiter à remplir ses serments.
Vos prieres, vos pleurs obtinrent de Térée
Que, pour nous oubliant sa dignité sacrée,
Pour toucher Pandion par des moyens plus sûrs,
Lui-même à ses regards s'offriroit dans ses murs.
Athene sur ses bords bientôt l'a vu descendre.
Quel zele exigez-vous & plus noble & plus tendre ?

P R O C N É, *sortant de sa rêverie, & n'adressant
pas d'abord la parole à Iphidamas.*

Que le Ciel, sur mon sort, est lent à m'éclairer !
Ai-je son inconstance, ou sa mort, à pleurer ?
Et toi, qui, de tout temps, fus ma plus tendre amie,
Ma sœur, respirez-tu, pour voir sa perfidie ?

(A Iphidamas.)

Peut-être , lorsqu'ici je pousse des soupirs ,
 Je meurs dans les ennuis , il vit dans les plaisirs ;
 Peut-être , en ce moment , Philomele attendrie
 Sur sa chere Procné par son époux trahie ,
 Emploie en vain pour moi les pleurs de l'amitié ;
 Le perfide la brave , il a tout oublié
 Ah Dieux ! s'il oublioit le ferment qui l'engage ,
 Je ne le sens que trop , un si sanglant outrage
 Changeroit tout à coup ma tendresse en horreur :
 Ciel ! . . où m'emporteroit l'excès de la fureur !
 Quel trouble , malgré moi , de mon ame s'empare ! . . .
 Pardonnez-moi , Seigneur , si ma raison s'égare ,
 Pardonnez Oui : je vois qu'un injuste courroux
 M'a fait , à vos regards , offenser mon époux
 Excuse , cher Térée , excuse ton épouse ;
 Ton cœur est un trésor dont son ame est jalouse :
 Si tu l'aimes toujours , d'un criminel soupçon
 Procné doit , à tes yeux , mériter le pardon.
 Que dis-je ? . . . avec ma sœur , à l'inférieure rive ,
 Ton ombre entend peut-être une épouse plaintive.

(Elle tombe accablée dans un fauteuil.)

I P H I D A M A S.

Ecartons ces terreurs. Egaré dans les mers ,
 Il n'a pu , de son sort , informer l'Univers.
 Faut-il que , retenu dans l'enceinte d'Abdère
 Par la loi des traités & par l'ordre d'un pere ,
 Je condamne au repos le plus ardent amour !
 Que ne puis-je ? . . . Ah ! du moins , permettez qu'en
 ce jour ,

14 TÉRÉE ET PHILOMÈLE;

Où, par des jeux brillants, la Thrace renouvelle
Du fils de Sémélé la fête solennelle,
Je cache, loin de tous, ma plainte & mes regrets.
Puis-je, dans mes chagrins, au milieu des banquets,
Me livrer aux plaisirs des bruyantes Orgies ?

P R O C N É.

Je viens de les défendre : elles seroient impies.
Par nul autre jamais au temple de Bacchus,
Les concerts, les festins n'ont été suspendus ;
Mais ce Peuple peut-il, couronné de guirlandes,
Sans les mouiller de pleurs, présenter ses offrandes ?
Irois-je, sur mon front terni par les douleurs,
Arranger avec art les pampres & les fleurs ?
Dans l'ennui qui m'accable, hélas ! à cette fête,
Je sentirois les fleurs se faner sur ma tête.

I P H I D A M A S.

N'en doutez point : le Ciel, par nos pleurs honoré,
S'irriteroit d'un culte aux plaisirs consacré.

S C E N E I V.

IPHIDAMAS, PROCNÉ, POLICLÈS, Gardes,
Thraces, & femmes de la suite de Procné.

P O L I C L È S.

O Reine!....

P R O C N É, *se relevant.*

Ah ! je frémis... mon ame épouvantée....

N'importe.... qu'a-t-on vu ?

T R A G É D I E.

13

P O L I C L È S.

Cessant d'être agitée ,

La mer d'aucuns débris n'attriste nos regards ;
Mais, n'éclairant encor que le haut des remparts ;
Le jour laisse entrevoir, perdus dans le nuage ,
Des vaisseaux, qui, d'abord, pour fuir de ce rivage ;
Pavoisoient vainement tenter tous les efforts :
On croit que par l'orage apportés sur nos bords ;
Le calme les contraint d'y suspendre leur route.

P R O C N É, *avec un trouble mêlé de joie.*

Tous mes sens sont ravis... ah ! c'est le Roi sans doute...
Courons tous, & volons au devant de ses pas :
Suivez-moi, Policlès; venez, Iphidamas.

I P H I D A M A S.

Pensez-vous qu'aujourd'hui le Ciel nous le renvoie ?
Craignez qu'un faux espoir. . . .

P R O C N É, *très vivement.*

Je n'en crois que ma joie.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHILOMÈLE, PROCNÉ, Femmes de sa suite.

PROCNÉ.

POUVOIS-JE le penser? ce songe plein d'horreur,
Du plus beau de mes jours, étoit l'avant-coureur!
D'un retour désiré la lenteur est mortelle.
Embrassez votre sœur, ma chère Philomèle.
Mon époux me sourit; il m'a gardé sa foi.
Tant de retardement me remplissoit d'effroi:
Tantôt j'imaginois qu'une flamme nouvelle
Avoit rendu Térée à l'hymen infidèle;
Ou bien qu'enfivelis sans gloire dans les mers,
Vos manes défolés erroient dans les enfers.
Expirante d'amour, d'ennui, de jalousie,
Je traînois à regret le fardeau de la vie:
Mais près de Philomèle, & près de mon époux,
Le Ciel pour moi s'épure & l'air devient plus doux;
L'amour est dans mon cœur, la paix est dans mon ame,
Le plaisir seul y regne & l'anime & l'enflamme:

(*En l'embrassant.*)

Ma chère Sœur.. Quoi donc! quoi! sans empressements
Philomèle répond à mes embrassements!

Votre amitié pour moi n'est-elle plus la même?

Insensible aux transports d'une sœur qui vous aime;

Vous

Vous gardez le silence, & fuyez de ses bras!

PHILOMÈLE.

Elle se jette dans les bras de Procné, & y reste un moment en silence.

Ah! ma sœur, plaignez-moi; mais ne m'outragez pas,
Quels reproches cruels sortent de votre bouche!
N'accablez point un cœur que votre amitié touche,
Qui vous aimait toujours, qui chérit vos vertus.

PROCNÉ.

Eh! pourquoi donc, ma sœur, ces soupirs superflus?
Dans la prospérité cette importune crainte?
Pourquoi donc avec moi cette affreuse contrainte?

PHILOMÈLE, *avec embarras.*

Mes yeux depuis long-temps, sur la mer en fureur,
N'ont vu que des objets de tristesse & d'horreur;
Mon front peut conserver quelque légère trace
Des dangers dont encor le souvenir me glace.

PROCNÉ.

Quand, après bien des maux, le sort comble nos vœux,
On ne se souvient plus que l'on fut malheureux.
Mon cœur, à votre aspect, oublia ses alarmes.

PHILOMÈLE, *se troublant.*

A l'aspect... de ces lieux... j'ai répandu des larmes.

PROCNÉ.

Que dites-vous, ma Sœur? Quel étrange discours!
Allez-vous de la fête interrompre le cours?
Et lorsqu'à votre hymen tout le peuple s'apprête,
L'amour va-t-il ici former quelque tempête?
Répondez, Philomèle.

18 TÉRÉE ET PHILOMELE;

PHILOMELE, *à part.*

Eh! que répondre? Ah Dieux!

PROCNÉ.

Iphidamas vous voit toujours des mêmes yeux.
Nos parents défunis, la longueur de l'absence,
Rien n'a de son amour ébranlé la constance.
Tout vous attache à lui : pourquoi le fuyez-vous
Avec l'air de la haine & les traits du courroux?

PHILOMELE.

Qu'un autre sentiment & m'occupe & m'anime!
Pourrois-je m'offenser d'un feu si légitime?
Je ne suis point injuste ; il n'est point criminel.
Mais de ce grand hymen le lien solennel,
Objet de tous les vœux, aujourd'hui m'épouvante.

PROCNÉ.

D'un pere & d'un amant trompés dans leur attente,
Songez que vos délais creuseroient le tombeau,
S'ils voyoient de l'hymen éloigner le flambeau.
Déjà sur votre front l'indifférence peinte
A frappé votre amant de la plus vive atteinte :
Il demande, en tremblant, d'embrasser vos genoux:

PHILOMELE, *attendrie, & vivement.*

Je vous l'ai dit, Procné, je n'ai point de courroux:
Qu'il vienne.

PROCNÉ, *vivement.*

Il va venir : en le voyant paroître,
Le calme, croyez-moi, dans vos sens va renâître.

{ *Elle sort précipitamment.* }

SCÈNE II.

PHILOMELE.

QU'IL vienne!... Devant lui puis-je dissimuler
 L'amour dont, en naissant, le Ciel nous fit brûler?
 Il lira dans mes yeux; & sa joie imprudente
 Allumera du Roi la rage surveillante.
 Qu'attendre d'un cruel, dont les transports aigris
 Vouloient, par mon trépas, punir tous mes mépris?
 Dans ces lieux, où Térée étale sa puissance,
 Suivi de peu des siens, le Prince est sans défense.
 Loin de lui, je bravois son rival sans effort;
 Tous deux je les évite, & tremble à leur abord.
 Pour l'amant le plus cher ma fausse indifférence
 Peut-être de Térée a flatté l'espérance....
 La mort m'eût épargné la honte & le tourment
 D'affliger ce que j'aime, & de feindre un moment.
 Après six ans d'absence, aux yeux qui l'ont charmée
 Philomele paroît distraite, inanimée!....
 Pardonne, Iphidamas; c'est pour sauver tes jours
 Qu'à cet accueil glacé ma tendresse a recours.
 O pénible froideur!.... Lorsque sur le rivage
 Un plaisir pur & doux animoit son visage,
 Mon ame à son aspect renfermoit sa douleur,
 Mes pleurs, prêts à couler, retomboient sur mon cœur...
 Dois-je éclairer Procné?.... Sa joie immodérée
 Voit & révere un Dieu dans le fourbe Térée:
 Lui ravir son erreur, c'est, du jour le plus beau,

20. TÉRÉE ET PHILOMELE,

La plonger sans pitié dans la nuit du tombeau.
A mon amant irai-je, imprudemment sincère,
De l'amour de Térée avouer le mystère ?
S'il éclate, il périt.... Non : il faut, en ces lieux,
Rendre muets mon cœur, & ma bouche, & mes yeux.

S C E N E I I I.

PHILOMELE, IPHIDAMAS,

IPHIDAMAS, *avec joie.*

DANS ce même moment, un ordre de la Reine,
Par vous-même dicté, devant vous me ramene.
Puis-je enfin espérer que les plus doux liens... ?
Mais quoi ! toujours vos yeux se détournent des miens !
Est-il, à ma douleur, un tourment comparable ?
Je me crois innocent, on me traite en coupable !
Sans doute je le suis : je connois votre cœur ;
Il n'a pu, sans raison, montrer tant de rigueur :
Non : se faisant un jeu d'un odieux caprice,
Philomele jamais n'a connu l'artifice ;
Philomele jamais n'a pu manquer de foi.
Quel est donc le sujet de vos froideurs pour moi ?
Que me reprochez-vous ?

PHILOMELE, *à part.*

Quelle gêne cruelle !

IPHIDAMAS.

Comment ai-je perdu le cœur de Philomele ?

TRAGÉDIE.

27

PHILOMELE, *à part.*

Je ne puis soutenir ce cruel embarras :
Je succombe, je meurs.

IPHIDAMAS.

Vous ne répondez pas ?
O ciel ! vous voulez donc par ce fatal silence,
Sans daigner l'accuser, accabler l'innocence ?
Ainsi, quand je craignois ce moment désiré,
Mon trouble par les Dieux étoit donc inspiré !
Que vois-je ? la douleur semble altérer vos charmes !

PHILOMELE, *à part.*

Je l'avois bien prévu !

IPHIDAMAS.

Vous répandez des larmes !

PHILOMELE, *à part.*

Je ne fais où j'en suis.

IPHIDAMAS.

Pour qui coulent ces pleurs ?

PHILOMELE, *lui tendant les bras, & se
retournant vers lui.*

Pour vous, Prince. Sensible à vos tendres douleurs...

IPHIDAMAS, *avec transport.*

Je vous suis cher encor ! Vous m'aimez, Philomele !
Ah Dieux ! je crois jouir d'une clarté nouvelle...
Et mon cœur... & mes sens...

42 TÉRÉE ET PHILOMELE,

PHILOMELE.

De grace, écoutez-moi.

IPHIDAMAS.

Moment délicieux !

PHILOMELE, *effrayée.*

Seigneur, voici le Roi.

SCENE IV.

PHILOMELE, IPHIDAMAS, TÉRÉE,
POLICLÈS, Gardes.

IPHIDAMAS, *courant à Térée.*

PARTAGEZ mon bonheur, ô généreux Térée ;
De ma félicité mon ame est enivrée :
Des amants fortunés je suis le plus heureux :
Philomele, Seigneur, va couronner mes feux.
Et vous, qui, l'amenant des rives de la Grece,
Prouvez combien pour nous votre cœur s'intéresse,
Grand Roi, scellez les nœuds qui nous unissent tous.
O mon frere, souffrez que par un nom si doux
Je me lie au héros que j'estime & j'admire.
(Il s'approche pour l'embrasser, Térée semble s'y refuser.)
Pardonnez d'un amant l'impétueux délire.
Aux autels à l'instant daignez guider nos pas.

PHILOMELE, *à Iphidamas.*

Écoutez moi, Seigneur, & ne vous flattez pas.
Je vous ai plaint : m'armant d'une injuste colere,
Je n'ai point vu vos pleurs avec un front sévere ;

Mais, sans les couronner, on peut plaindre vos feux.
 Malgré moi je prononce un arrêt rigoureux.
 Deux Rois puissants, à qui nous devons la naissance,
 Ont, entre nous, dicté cette utile alliance ;
 Mais un autre intérêt, un motif plus pressant
 M'ordonne de vous dire, & dans le même instant,
 Que votre attente est vaine, & que cette journée,
 Prince, ne verra point former notre hyménée....
 (*Elle sort.*)

SCÈNE V.

IPHIDAMAS, TÉRÉE, POLICLÈS.

IPHIDAMAS, *après une longue pause, dans
 le plus grand accablement.*
 (*A Térée.*)

Où suis-je?... & qui m'attire un pareil traitement?

TÉRÉE.

J'ignore, comme vous, d'où naît ce changement :
 Mais je veux que son cœur daigne nous en instruire.

IPHIDAMAS.

Plus tranquille que moi, vous y pourrez mieux lire.
 Je veux la fuir : après ce coup inattendu,
 Enflammé de dépit, de douleur confondu,
 Je sens que mon courroux, & peut-être mes larmes,
 Contre moi-même encor lui fourniroient des armes :
 Oui : puisque de mes maux ce grand cœur prend pitié,
 Accordez à mes feux les soins de l'amitié....
 Pardonnez... Je succombe à cet excès d'outrage.

SCÈNE VI.

TÉRÉE, POLICLÈS.

TÉRÉE, *considérant avec joie la douleur
d'Iphidamas.*

JE reprends mes esprits ; je sens mourir ma rage ;
Je renais , je respire Oui , je viens d'entrevoir
Pour mes feux dédaignés un doux rayon d'espoir.
Tu paroïs étonné ? mais apprends ce mystère ,
Apprends donc un amour que je ne puis plus taire.

POLICLÈS.

Dans quelle erreur ?

TÉRÉE.

Ecoute, & songe que ton Roi
Vent bien s'abandonner sans réserve à ta foi.
Tandis que loin de nous , par mon zele trompée ,
A parer les autels la Reine est occupée ,
Que sa sœur , mon rival , ne cherchent qu'à se fuir ,
D'un plus long entretien je peux enfin jouir.

Tu vis , lorsque cédant aux larmes de la Reine
J'équipai mes vaisseaux , & partis pour Athene ,
Quel étoit de mon cœur l'état tranquille & doux.
Si Procne , se livrant à ses soupçons jaloux ,
Répandoit sur mes jours quelques nuages sombres ,
Sa tendresse & son fils en dissipent les ombres.
Il est vrai qu'en secret , peu touché des plaisirs
Dont un hymen fécond prévenoit mes desirs ,

De

De son inaction mon ame inquiétée
 Cherchoit un autre objet qui la tint agitée ;
 Aucun ne remplissoit le vuide de ce cœur
 Ardent & fatigué de sa propre langueur.
 J'avois besoin d'aimer avec idolâtrie :
 O vœux trop exaucés ! je brûle avec furie.
 Procne, pour ce départ pourquoi m'as-tu pressé ?
 Mais non : de tous côtés le piege étoit dressé ;
 Tôt ou tard sur ces bords envoyée en ôtage ,
 Philomele, en mes sens, eût causé ce ravage ;
 Il falloit que par moi son hymen s'accomplît ;
 Je l'aurois vue : ainsi mon destin se remplit.

Tu fais qu'en peu de temps ma flotte préparée
 Fit voile, & me rendit dans le port de Pirée.
 M'occupant tout entier de paix & d'union ,
 Charmé de son accueil, j'embrassois Pandion ;
 Quand je vis, près de nous, s'avancer Philomele....
 Interdit, ébloui, je crus qu'une Immortelle,
 Pout se rendre visible aux regards des humains ,
 Avoit, sous ses appas, voilé ses traits divins.
 La flamme avec le sang dans mes veines circule ;
 Je succombe au tourment qu'en vain je dissimule :
 Je sens trembler sous moi mes genoux fléchissants.
 On accourt, on s'empresse à rappeler mes sens :
 J'étois comme frappé par un coup de tonnerre.
 Après six jours passés sans fermer la paupiere ,
 Sans proférer un mot, sans pousser un soupir ,
 Penthé fut Pandion, enfin j'allois mourir :
 Mais Philomele, entrant sur les pas de son pere ;
 S'élance vers mon lit, & me nommant son frere ,

26 TÉRÉE ET PHILOMELE;

Se jette sur mon sein & le presse du sien.
Quand je sentis son cœur palpiter sur le mien,
Tout mon sang ranima sa course ralentie,
L'espoir r'ouvrit pour moi les sources de la vie :
Tout à coup pour mes jours le danger disparut.
Pandion , Philomele , & tout le peuple crut
Qu'éloigné de Procné , les ennuis de l'absence
Avoient causé mon mal. J'apprends ce qu'on en pense,
Je l'appuie ; & masquant de ce prétexte heureux ,
De l'intérêt public , mes desseins & mes feux ,
Je touche Pandion : sa bonté paternelle
Me confie , en pleurant , sa chere Philomele.

P O L I C L È S.

Ainsi lorsqu'en vos mains ce Vieillard éploré
Remet sans défiance un dépôt si sacré

T É R É E.

Plus son pere , à mes yeux , en regrets se consume ;
Et plus , par ses regrets , ma passion s'allume.
Leurs adieux mutuels , leurs caresses , leurs pleurs ,
Firent naître en mon sein de jalouses fureurs.
Nous partons : dans les airs la voile se déploie :
Je triomphe , ai-je dit , & j'emporte ma proie.
Alors en liberté , mes feux long-temps secrets

P O L I C L È S,

Quoi ! sans ménagement , à des yeux indiscrets
Vous auriez exposé le tourment de votre ame ?

T É R É E.

Hors Philomele & toi , nul ne connoît ma flamme.
Je lui déclarai donc mon amour furieux.
Que depuis j'ai souffert ! . . . Je ne fais si des Dieux

La faveur ou la haine a soufflé les orages
 Qui m'ont fait malgré moi rentrer sur ces rivages :
 Mais enfin dans mon cœur l'espérance renaît.
 Qui l'eût dit ? Sur mes feux Philomele se tait !
 Elle ! dont la fierté , l'indifférence extrême ,
 M'ont rendu furieux , détestable à moi-même.
 Oui : pourras-tu le croire ? Outré de ses dédains ,
 J'ai , dans un si beau sang , voulu tremper mes mains ;
 J'ai voulu de ce fer . . . mais d'invincibles charmes
 De mon bras criminel ont fait tomber les armes.
 Elle osa , sous le fer , me fixer sans pâlir ;
 Je crois qu'en ce moment le Ciel vint l'embellir :
 De la noble vertu l'imposant caractère ,
 Du crime même obtient l'hommage involontaire :
 Tout cruel que j'étois , j'admirai son orgueil ,
 Je me sentis vaincu , terrassé , d'un coup-d'œil.

P O L I C L È S.

O mon Prince , ô mon Maître , à cette noble crainte ,
 De l'amour des vertus je reconnois l'empreinte :
 Ecoutez & suivez leur douce émotion.

T É R É E.

J'ai voulu , mais en vain , domter ma passion.
 J'évitois ses regards , & rappellois sans cesse
 Les traits de Procné , ses vertus , sa tendresse :
 Eh bien ! par ce combat mon amour irrité
 S'accrut avec excès dans son obscurité.
 Je parlai , menaçai , j'en devins plus terrible ;
 Philomele en devint plus fiere & plus paisible.
 De colere immobile , & luttant de fierté ,
 Je crus , jusqu'au dédain , pousser la fermeté ;

28 TÉRÉE ET PHILOMELE ;

Mais mon dépit n'a pu , pour tout effort suprême ;
Que concentrer mes feux au dedans de moi-même ;
De l'amour rebuté que le calme est trompeur !
A quel excès nouveau s'est porté ma fureur !

P O L I C L È S.

En peut-il être encor qui surpasse l'outrage ? ...

T É R É E.

Oui : cette même nuit , sur ce même rivage ,
Avec l'objet fatal , qui m'a fait tout haïr ,
J'ai , dans le sein des flots , voulu m'ensevelir.

Je t'ai dit que l'orage , en sortant de l'Attique ,
Au-delà du détroit de la mer Atlantique ,
Sur ses ondes sans borne égara mes vaisseaux ,
Par les rochers , plusieurs entr'ouverts sous les eaux ,
Par la foudre embrasés , périrent à ma vue ;
Dans nos mers à la fin ma flotte revenue ,
Déjà , loin de l'Eubée , approchoit de Lemnos ,
Et découvrait la Thrace & le sommet d'Athos.

Tandis que tous les miens poussaient des cris de joie ,
Mon cœur triste se serre & sur lui se reploie ;
Je reconnois mes feux au morne désespoir
Que m'inspirent ces lieux que je crains de revoir ;
Je m'apprêtois à fuir , lorsque tout l'hémisphère
De nuages se couvre : on tremble ; & moi j'espère ,
Des orages , des vents obtenant du secours ,
De ces bords odieux m'écarter pour toujours ;
Mais déchaînés exprès , les vents & les orages
Me poussent à l'envi sur mes propres rivages ,
Moi , pour m'en éloigner , mille fois plus ardent ,
Je fais mouvoir ma flotte & je l'oppose au vent ;

Tout-à-coup le vent tombe : un calme prend sa place,
 Et semble , ayant des eaux aplani la surface,
 Dans une mer glacée engraver nos vaisseaux :
 Nous restons sur la côte. Alors peins-toi mes maux.
 La crainte des clameurs d'une femme en furie ,
 Par sa sœur aussitôt sur mes feux éclaircie ,
 Le supplice effrayant , le tourment sans égal
 De livrer ce qu'on aime au pouvoir d'un rival,
 Ou de perdre à l'instant toute ma renommée ,
 Mon indignation trop long-temps renfermée ,
 Mon orgueil, mon honneur, mes remords, mon amour,
 Ces sentiments divers m'agitant tour à tour ,
 Fermentant à la fois, se tournerent en rage...
 L'esprit enveloppé d'un lugubre nuage ,
 Je pris mon fils, moi-même , & ma femme & sa sœur,
 Et ma gloire , & mon trône , & la vie en horreur.
 Qu'avec moi , dans les flots, périsse Philomele ,
 Ai-je dit ; & soudain courant au devant d'elle ,
 J'annonce , en frémissant, mes desseins furieux ;
 Je la saisis.... des pleurs obscurcissent ses yeux ;
 Elle tremble & pâlit.... sa foible résistance
 Me semble de l'amour la timide éloquence....
 J'espère.... & moins troublé je rentre en mes États,
 Où tu viens de la voir bannir Iphidamas.

P O L I C L È S.

Cependant elle fuit loin de votre présence.

T É R É E.

Sans doute ; elle le doit : mais son ame balance.

P O L I C L È S.

Pouvez-vous espérer qu'elle écoute vos vœux ?

30 TÉRÉE ET PHILOMELE;

TÉRÉE.

J'ai dû la révolter par l'orgueil de mes feux.
Je n'ai pu surmonter, fléchir mon caractère :
Né du plus fier des Dieux & du plus sanguinaire,
Dans mon cœur, dont la guerre a nourri l'âpreté,
L'Amour même commande avec férocité.

POLICLÈS.

Ce caractère altier, difficile à contraindre,
Des obstacles, pour vous, est-il le seul à craindre ?
Savez-vous si l'Amour, malgré leurs différents,
N'auroit point dès l'enfance ? ...

TÉRÉE.

Arrête . . . je t'entends.

Pourquoi réveilles-tu ma terreur douloureuse ?
Ce n'est pas d'aujourd'hui que cette idée affreuse
Aigrit pour un rival ma sourde aversion.
Sur ce doute cruel j'ai pressé Pandion ;
Il n'a point de leurs cœurs connu l'intelligence :
Procné, sur cet amour, m'a gardé le silence :
Le Prince peut aimer & n'être point aimé . . .
Par l'Etat seulement cet hymen est formé ;
Oui : Philomele attend qu'à ses genoux j'abaisse
D'un guerrier indomté la superbe rudesse,
Qu'à ses pieds j'avilisse & ma gloire & mon rang . . .
Le pourrai-je ? . . . A ses yeux j'en paroîtrai plus grand ;
Un si beau repentir méritera ma grace :
Est-il quelque forfait qu'un tel remords n'efface ?
Elle écarte un rival ; voici l'heureux moment
D'abjurer de mon cœur l'injuste emportement ;

T R A G É D I E.

57

**Et ma flamme obtiendra , plus calme & moins cruelle ,
Pour un second hymen l'aveu de Philomele.
C'en est fait : je l'entraîne au pied de nos autels.**

P O L I C L È S.

**Ainsi donc vous rompez vos traités solennels ?
Pour rétablir la loi par vous-même abolie ,
C'est la sœur de Procné que vous avez choisie ?
Mais ne craignez-vous point, que s'armant contre vous,
Ces Rois , qui pour la paix ?**

T É R É E.

Je crains peu leur courroux :

P O L I C L È S.

**N'importe : en d'autres temps votre amour légitime ;
Dans ce moment , Seigneur , pour vous devient un
crime.**

T É R É E.... après l'avoir regardé fixement en silence :

**Va : rends grace à tes ans de ma bonté pour toi.
Il te sied bien d'oser ainsi blâmer ton Roi !
Tu te prévaux des soins donnés à mon enfance.
Sur mes feux cependant garde un profond silence :
Et puisque , devant toi , l'excès de mon amour
Par un éclat jaloux vient de paroître au jour ,
Et d'en tirer l'aveu de mon ame égarée ,
Crois qu'on ne trahit point impunément Térée !**

Fin du second Acte.

ACTE III. (*)

SCÈNE PREMIÈRE.

PHILOMELE, *entrant avec beaucoup d'agitation,
& comme poursuivie.*

LE Roi me cherche, où fuir?... J'ai lu sur son visage
De l'espoir que je crains le sinistre présage.
Otons-lui cet espoir qui m'est injurieux.
Cher Amant, je paroiss criminel à tes yeux :
Ton salut me forçoit de t'accabler moi-même :
Viens, mes pleurs t'apprendront à quel excès je t'aime.
Sans dévoiler du Roi le détestable amour,
Trouvons, pour différer, quelque innocent détour.
O Ciel ! voici Procne.

SCÈNE II.

PHILOMELE, PROCNÉ, une Femme de la suite.

PROCNÉ, *avec empressement.*

MA chère Philomele,
Pour le Prince, aujourd'hui, qui vous rend si cruelle ?

(*) Cet Acte demande généralement beaucoup de rapidité dans le débit.

Vous desirez le voir, de moi-même il l'apprend,
 Je cours orner l'autel qui tous deux vous attend;
 Que vois-je à mon retour ! un désespoir extrême
 Emporte Iphidamas au-delà de lui-même ;
 Il ne veut plus rester avec vous dans ces lieux,
 Peut-être il va partir.

PHILOMELE.

(Elle s'évanouit.)

Il va partir !... ah ! Dieux !

PROCNÉ.

Soutenez-la, Cléone : à peine elle respire.

SCÈNE III.

PHILOMELE, PROCNÉ, TÉRÉE.

PROCNÉ, *courant à Térée qui arrive avec précipitation, & qui s'arrête en voyant Procne auprès de Philomele.*

PHILOMELE, Seigneur, en ce moment expire,
 Elle meurt, & succombe au poids de sa douleur.

TÉRÉE.... *courant à Philomele & la prenant dans ses bras (*)*.

Quoi ! Philomele ! ô Ciel !

(*) Pourquoi l'Acteur chargé du rôle de Térée n'a-t-il pas pris Philomele dans ses bras, comme on l'avoit indiqué ? on le lui demande.

54 TÉRÉE ET PHILOMELE;

PHILOMELE, *revenant de son évanouissement;*
donne la main à Térée croyant la tendre à Procné.

Connoissez-moi, ma sœur;

(*Reconnoissant Térée.*)

Apprenez... Quoi! c'est vous?

P R O C N É, *à Philomele.*

Que votre bouche acheve....

TÉRÉE, *à Philomele, en s'éloignant un peu.*
D'horreur, à mon aspect, votre ame se soulève!

P H I L O M E L E, *tremblante.*

Pardonnez... je croyois....

P R O C N É, *se mettant entre Térée & Philomele*
qui paroissent interdits.

Ma sœur, expliquez-vous.

(*En montrant Térée.*)

Il n'est point de secrets étrangers entre nous;...

Mon époux, comme moi, vous honore & vous aime.

Pour votre auguste hymen il s'empresse lui-même,

Il vient d'en ordonner le spectacle pompeux;

Les Prêtres, dans le temple, ont allumé les feux.

Le Prince vous est cher, vous l'aimez, Philomele.

(*A Térée.*)

Dès que de son départ j'apportai la nouvelle,

Seigneur, l'amour s'est peint dans ses yeux languissants;

Soudain elle a perdu l'usage de ses sens.

P H I L O M E L E, *à Procné.*

Non: ne le croyez point... cessez de me contraindre...

Je sens qu'avec raison le Prince doit se plaindre;

Mais un pouvoir secret m'arrête malgré moi....

Sa présence m'inspire un invincible effroi....

Vous-même . . . goûtez-vous une paix sans mélange ?

TÉRÉE, à *Philomele*.

Et, vous-même, pourquoi, par ce langage étrange,
Semblez-vous réveiller les craintes de Procné,
Dont l'esprit aux soupçons n'est que trop entraîné ?

PROCNÉ, à *Térée*.

Ah ! pouvez-vous penser, Seigneur, que Philomele
Veuille ici ranimer la mourante étincelle
De ces feux inquiets dont a brûlé mon cœur ?

(*En l'embrassant.*)

Elle y répand le calme & non pas la terreur.

TÉRÉE, à *Procné*.

De ce discours pourtant si l'on suit l'apparence,
Votre époux, loin de vous, a connu l'inconstance.

(*A Philomele.*)

Philomele, parlez. Est-il quelque Beauté
Qui m'ait, aux champs d'Athene, en ses fers arrêté ?
M'a-t-on vu, sur les bords où nous jetta l'orage,
Rendre à d'autre qu'à vous mes soins & mon hommage ?
Quoi donc ! à Pandion j'aurai prêté mon bras ;
J'aurai, pour votre hymen, déserté mes Etats ;
Aux desirs d'un amant, sur l'onde menaçante,
Je vous aurai conduite heureuse & triomphante,
Pour voir troubler par vous la paix de ma maison !
Pour voir la défiance y verser son poison !

PHILOMELE.

Dans la surprise extrême où ce discours me jette,
Je demeure interdite, & ma langue est muette.
C'est moi qui veux troubler le repos de ses jours !
Moi ! qui voudrois des miens en prolonger le cours ;

36 TÉRÉE ET PHILOMELE,

Moi ! qui, si vous osiez, en trahissant ses charmes ;
Condamner votre épouse à d'éternelles larmes,
{ Dussé-je, pour ma sœur, voir couler tout mon sang }
Punirois sa rivale en lui perçant le flanc !

P R O C N É , avec attendrissement & vivacité.

Chere sœur, cher époux, votre débat m'enflamme ;
D'une volupté pure il pénètre mon ame.
Mais calmez sur mon sort vos frivoles ennuis.

(A Térée.)

Je t'ai vu ; mes soupçons sont tous évanouis.
Pour une autre que moi signalez votre zèle ;
Unissons-nous, Seigneur, pour fléchir Philomele :
Peignez-lui les douleurs du triste Iphidamas,
Tandis qu'en ce palais j'arrêterai ses pas.
Eh ! ma sœur n'aura point assez de barbarie
Pour causer tant de maux sans en être attendrie.

P H I L O M E L E , l'arrêtant.

Vous me quittez !

P R O C N É , sortant précipitamment.

Je veux qu'il vienne devant vous.

SCÈNE IV. (*)

TÉRÉE, PHILOMELE.

TÉRÉE, *arrétant Philomele qui veut le fuir.*

DEMEUREZ... je me livre à tout votre courroux.
 Mais, Ciel ! qu'alliez-vous faire ? & par quelle
 imprudence
 Rompez-vous tout-à-coup un important silence?...

PHILOMELE, *avec fermeté.*
 Je vais le rompre enfin.

TÉRÉE.

Si vous osez parler,
 Le sang de toutes parts sous ma main va couler,
 (*Avec dépit contre lui-même.*)
 Je deviens, malgré moi, comme un monstre farouche.

PHILOMELE.

Que cet aveu me plaît sortant de votre bouche !
 Vous vous rendez justice.

TÉRÉE.

Ah ! sans doute, & mon cœur
 Contre moi se révolte, & je me fais horreur.

(*) Cette Scène demande un débit plein de chaleur de la part de Térée & de Philomele. Térée saisit le moment où Procne est éloignée, avec autant d'empressement pour demander pardon de ses violences & lui déclarer ses projets, que Philomele doit en avoir à lui ôter toute espérance par sa franchise & une fermeté noble.

38 TÉRÉE ET PHILOMELE,

Quoi ! dans le sein des mers , ma fureur insensée ,
De vous plonger vivante a conçu la pensée !
Que plutôt l'Océan n'a-t-il ouvert ses flots
Pour engloutir soldats , navires , matelots !
Que n'ai-je pu , moi seul vous sauvant du naufrage ,
Me cacher avec vous dans un antre sauvage !
Mais l'orage & le calme , & peut-être les Dieux ,
M'ont forcé de rentrer dans ces funestes lieux : ..
Dans ce Palais soumis à mon obéissance ,
A de vaines fureurs j'imposerai silence :
Voir Procné , mon rival , & les Dieux confondus ,
Pour moi c'est un plaisir , un triomphe de plus.

PHILOMELE.

Quel triomphe espérer de vos feux détestables ?

TÉRÉE.

Cessez de m'objecter toujours qu'ils sont coupables.
Quel voyage entrepris pour un plus digne objet ?
Qui du sort, ou de moi, renversa mon projet ?

PHILOMELE.

Ainsi , pour vous , l'amour rendra tout légitime.

TÉRÉE.

Si je manque aux traités , je répare ce crime :
Les traités redonnoient la paix à l'univers ;
Mon nom seul retiendra les mouvements divers
De tous ces Rois instruits jusqu'où va ma puissance.
Pandion bénira cette double alliance ,
Qui couvre pour toujours ses tranquilles remparts
De l'ombre de mon trône & de mes étendards.

PHILOMÈLE.

Mais qui, dans votre lit, devoit seule être admise ?

TÉRÈÈ.

C'étoit sur ma couronne une injuste entreprise.
 Dans ces mêmes climats ne puis-je rétablir
 Des loix que pour Procné je venois d'abolir ?
 Dans l'âge, où de l'amour on sent la douce ivresse,
 Des plus rares beautés la foule enchanteresse
 Assiégeoit mes regards sans attaquer mon cœur ;
 Je n'aimois que la guerre. Enfin un bruit flatteur
 Des charmes de Procné vint frapper mes oreilles.
 Des vôtres que n'a-t-on publié les merveilles !
 On vançoit sa fierté. Mon desir orgueilleux
 Promit tout. Elle vint & parut à mes yeux.
 J'admirai ses appas, j'estimai sa franchise,
 Sans éprouver des sens l'agréable surprise.
 Ce n'est qu'à votre aspect, que d'un objet touchant
 J'ai senti quel étoit le charme & l'ascendant :
 Contre cet ascendant, contre un double hymenée,
 En vain vous alléguez la parole donnée ;
 Elle étoit indiscreté, elle est nulle. Avant moi,
 Quels Rois ont, dans ces lieux, introduit cette loi ?
 Ils ont, de tous les temps, sans les rendre jalouses,
 Dans des sœurs à la fois choisi plusieurs épouses :
 Quelles sœurs, comme vous, ont réuni jamais
 De plus hautes vertus à de plus doux traits ?
 Je me plaignois de vous, grands Dieux ; je vous
 rends grâce
 De m'avoir, malgré moi, reconduit dans la Thrace :

40 TÉRÉE ET PHILOMELE ;

Vous vouliez , sur ces bords , qu'à mes peuples rendu,
Je goûtasse un bonheur à tout autre inconnu :
Par vos dons précieux , votre bonté divine
Atteste au monde entier ma céleste origine.

PHILOMELE.

Leur bonté , croyez-moi , vous ramene en vos ports ;
Pour que , ne laissant plus de treve à vos remords ,
Procné fasse baisser vos yeux en sa présence ,
Et me préserve enfin de votre violence.
Ecoutez leurs avis , craignez leurs bras vengeurs.

TÉRÉE.

Non , non : sur moi les Dieux épuisent leurs faveurs ;
Je ne veux point briser un lien légitime ;
Vous avez mon amour , la Reine mon estime ;
Vos cœurs par l'amitié , de tout temps , sont unis ;
La Nature me parle , & m'attache à mon fils :
De tous ces sentiments le choc & les secouffes
Accoutumant mon ame aux impressions douces ,
Tempéreront en moi cette âcreté de mœurs ,
Que je dois aux climats , & peut-être aux grandeurs.
Si vous aimez Procné , si son bonheur vous touche ,
Demeurez , pour calmer son époux , qu'effarouche
Et qu'éloigne souvent son inquiète humeur :
Restez , pour adoucir cette injuste hauteur
Dont j'ai souvent payé sa crainte la plus tendre.
Je crois qu'exprès du Ciel les Dieux vous font
descendre ,
Qu'ils ont exprès formé votre ame & vos traits ,
Pour être , entre nous deux , le lien de la paix.

PHILOMELE.

TRAGÉDIE

41

PHILOMELE.

J'y serois le flambeau d'une guerre éternelle.

TÉRÉE.

Procné ne peut haïr sa chere Philomele.

PHILOMELE.

Insensé! pensez-vous que, ravissant son bien,
Ravissant votre cœur, je conserve le sien?

Croyez-vous que, tranquille & dans le crime heureuse,
Je forme cette chaîne impie, incestueuse?

TÉRÉE.

Par l'usage & les loix dans la Grece adoptés,
Contre ces nœuds permis vos sens sont révoltés:
Pour vous & pour Procné ces préjugés austeres
Ne feront bientôt plus que des mœurs étrangères;
Le temps les détruira. Sachez donc que je fais
Orner, pour notre hymen, le temple & ce palais.
Vous même, bannissant un rival redoutable,
M'annoncez que l'Amour a fait grace au coupable.

PHILOMELE, *d'un ton noble & ferme.*

Je suis toujours la même, & ne puis concevoir,
Dans vos sens abusés, d'où naît ce fol espoir....

TÉRÉE, *menaçant.*

Ainsi donc....

PHILOMELE.

Ecoutez un moment sans colere.

Daignez sur le passé fixer un œil sévere.

Si l'espoir, par ma faute, a pu vous égarter,

Et pour vous & pour moi je dois vous éclairer.

Quand vous cachiez vos feux à l'ombre du mystere,

Et que vous périssiez dans les bras de mon pere,

F

42 TÉRÉE ET PHILOMÈLE;

Qu'ai-je fait pour nourrir l'amour que j'ignorois ?
A mon frere , à Térée , au Roi que j'honorais ,
A ce héros fameux par ses vertus sublimes ,
Je donnois tous mes soins ; ils étoient légitimes.
Quand j'appris , il est vrai , cet amour furieux ,
Je ne l'ai point chargé de noms injurieux :
L'injure ne sied point à la vertu paisible.
Mais j'ai bravé la mort , dans le moment terrible
Où votre main s'armoit pour répandre mon sang.
Je devois mon respect à votre auguste rang ,
Je me tus : à l'honneur je devois mon courage ,
Je mourois sans fléchir , & sans vous faire outrage.

TÉRÉE.

C'est ce même courage , admirable & cruel ,
Qui , laissant dans mon cœur un regret éternel ,
Entretient sa blessure , & sans cesse l'irrite.

PHILOMÈLE.

En ai-je pu prévoir ou prévenir la suite ?
J'espérois que vos feux , par le temps amorrés ,
S'éteindraient à l'aspect d'une épouse & d'un fils.
Déjà je rendois grace aux Dieux , dont le tonnerre
Paroissoit nous pousser contre les murs d'Abdere ,
Quand vous vintes , vers moi précipitant vos pas ,
Pour périr avec vous m'entraîner dans vos bras.
Si des pleurs ont coulé des yeux de Philomele ,
Ses yeux n'ont répandu que des pleurs dignes d'elle :
Je n'ai point à rougir de honteuses terreurs :
J'ai pleuré sur Procné , sur vos propres erreurs ,
Sur un pere , de qui mes tristes destinées
Alloient charger d'ennui les dernières années.

Mais c'est par mon silence & mes sages refus
 Que vos esprits sans doute auront été déçus.
 Ce silence, qu'ici votre amour ose croire
 Être le sûr garant d'une pleine victoire,
 L'est de mon amitié pour une tendre sœur,
 Dont j'ai craint, en parlant, de déchirer le cœur.
 Je connois vos transports; l'action la plus noire.
 Contre un Prince en otage eût souillé votre gloire :
 Mes refus ont sauvé votre gloire & ses jours.
 Jugez-moi, jugez-vous.

TÉRÉE.

Dans cet adroit discours
 J'entrevois que pour lui... S'il falloit... Il s'avance.
 Eloignez-le à l'instant, ou craignez ma vengeance.
 Puisqu'en vain à prier j'ai contraint ma fierté,
 Il faut ployer enfin sous mon autorité.
 Il est mort, s'il ne part, si vous osez l'instruire :
 Et bientôt à l'autel je reviens vous conduire.

SCÈNE V.

TÉRÉE, PHILOMELE, PROCNÉ,
 IPHIDAMAS.

PROCNÉ, à *Iphidamas*, dans le fond du Théâtre.

NON : l'Amour vous en presse, & parle par ma voix;
 Venez du moins la voir pour la dernière fois.

(*A Philomele.*)

Ma Sœur, calmez les maux dont vous êtes la cause.

F i j

24 TÉRÉE ET PHILOMELE,

IPHIDAMAS, à *Procné.*

A de nouveaux affronts votre zèle m'expose.

PHILOMELE, à *Iphidamas.*

Sur mes vrais sentiments suspendez vos soupçons.

PROCNÉ, à *Philomele.*

De vos refus enfin quelles sont les raisons ?

TÉRÉE, à *Procné.*

Je n'ai rien épargné pour toucher Philomele.

(*A Iphidamas.*)

Prince, faites parler votre amour auprès d'elle.

(*A Procné.*)

Sortons ; & cependant allons revoir Itis.

PROCNÉ, avec attendrissement.

Oui : viens charmer la mere en embrassant le fils,

(*A Philomele.*)

Et vous, ne soyez point à vous-même contraire :

Nos vœux seront comblés. Je respecte un mystère

Que vous voulez cacher à la plus tendre sœur ;

L'amitié ne fait point tyranniser un cœur.



SCÈNE VI. (*)

PHILOMELE, IPHIDAMAS.

(Philomèle tourne les yeux sur Procné en la voyant sortir : elle les rejette sur Iphidamas, & les détourne.)

IPHIDAMAS.

JE vois bien qu'en secret souffrant à mon approche...

PHILOMELE.

Ah ! ne m'accable point d'un injuste reproche.

IPHIDAMAS.

Ciel ! qu'entends-je ?

PHILOMELE.

Crois en l'aveu que je te fais ;

Cher Amant, de mon cœur tu ne fortis jamais,

Jamais un seul instant ton image adorée

N'a cessé d'embraser ton amante éplorée.

Je partageois de loin ta gloire & ton malheur ;

Je ceignois tes lauriers, j'abhorrois ton vainqueur.

A nos chants d'algresse indignée & plaintive,

Je te criois tout bas, dans ma douleur, captive :

Rassemble tes débris, revole en tes États,

Reviens, accable enfin sous tes nombreux soldats

(*) Dans cette scène, d'après les menaces de Térée, le trouble de Philomèle est augmenté du double. Elle doit y mettre beaucoup de désordre & de tendresse, Iphidamas beaucoup de surprise, d'intérêt, & enfin de dépit de ne pouvoir démêler la cause de la douleur & de l'effroi de Philomèle.

46 T E R É E E T P H I L O M E L E ,

Ce lion échappé des antres de la Thrace.

Tu peux le faire encore , & venger ta disgrâce :

Va rejoindre ton pere ; & passant l'Hellespont ,

Reviens , le fer en main , effacer ton affront :

Qu'une armée en ces murs te suive & t'environne :

Sous l'appareil d'un Roi , marche , entre , parle ,
ordonne.

I P H I D A M A S.

Enfreindre les traités pour un faux point d'honneur !

Que me proposez-vous ?

P H I L O M E L E , *troublée.*

Je m'égare , Seigneur.

I P H I D A M A S.

J'irois , courant après un laurier chimérique ,

Vous perdre , & me charger de la haine publique !

Ma disgrâce , après tout , illustra ma valeur :

J'ai résisté long-temps aux efforts du vainqueur ;

Enfin au fils de Mars la palme est demeurée ,

J'ai cédé , sans rougir , aux armes de Térée.

Moi ! j'oserois m'armer contre un Roi généreux ,

Qui n'a passé les mers que pour nous rendre heureux !

Philomele oubliant sa prudence ordinaire ,

M'invite à ranimer les fureurs de la guerre ;

Elle ose m'exciter à trahir en un jour

Mon pere , mon ami , ma gloire & notre amour !

P H I L O M E L E.

Eh ! ne voyez-vous pas à mes discours sans suite

Le désordre des sens , où l'effroi m'a réduite ?

IPHIDAMAS.

D'où naît donc cet effroi ? ... Je me croirai trahi
Si par vous à l'instant je ne suis éclairci.

PHILOMELE.

D'une femme timide excusez la foiblesse,
De funebres terreurs me poursuivent sans cesse.
J'ai craint des nœuds formés dans ces tristes moments...
Oui, tu dois mes refus à mes pressentiments.
Ma frayeur à tes yeux parut indifférence,
Mon silence un mépris, mes délais une offense,
Tout fut involontaire, & jusqu'à mes aveux.
Je voulois te cacher & mes pleurs & mes feux,
De peur que ton amour n'irritât par sa joie....
Le Ciel... dont le courroux contre nous se déploie.
Mais, de tous mes efforts, un feu victorieux
N'a pu se contenir plus long-temps à tes yeux....
Différons notre hymen.

IPHIDAMAS.

Quel péril nous menace ?

PHILOMELE, *avec chaleur.*

Ne me refuse point cette importante grace.
Conçois jusqu'à quel point est monté mon effroi.
C'est m'arracher le cœur que m'éloigner de toi.
Eh bien ! le croiras-tu ? Dans ma terreur extrême
Je fais secrètement des vœux contre moi-même ;
Daigne quitter ces lieux : soit foiblesse ou raison,
Je croirai, si tu fuis ce sinistre horizon,
Que, d'un astre ennemi, ta sage complaisance
Détournera de nous la fatale influence :

48 TÉRÉE ET PHILOMÈLE;

Je te rappellerai , quand la sérénité
Viendra rendre le calme à mon cœur agité.
Est-ce trahir l'Etat , ton pere & ta promesse ,
Que daigner , pour un temps , céder à ma foiblesse ?

I P H I D A M A S.

Ah ! c'est trop m'abuser par un prétexte vain ,
Une douleur trop grande a troublé votre sein.
Tantôt vous m'excitez à rallumer la guerre ,
Tantôt vous employez les larmes , la priere :
C'est en vain qu'une sœur , qu'un superbe Guerrier ,
En faveur d'un amant daignent vous supplier ;
Rien ne vous peut fléchir. Que fais-je si l'absence
N'a pas , malgré vos pleurs , lassé votre constance?...
Mais l'amour le plus tendre est écrit dans vos yeux.
Pourquoi me commander d'abandonner ces lieux ?...
Peut-être qu'un Rival , auteur de ma misere....
Vous vous troublez !....

P H I L O M E L E.

Qui ? moi ! qu'indigne de te plaire !...

I P H I D A M A S.

Ah ! faut-il que mon cœur s'ouvre à d'affreux soupçons,
Et que la jalousie y verse ses poisons !

P H I L O M E L E.

Tu doutes de mes feux ?

• I P H I D A M A S.

Dans mon trouble funeste
Je crains tout , je crois tout , & près de vous je reste.

P H I L O M E L E.

Ah ! fuis-moi !

IPHIDAMAS.

IPHIDAMAS.

C'en est trop.

PHILOMELE.

Ainsi bravant mes pleurs

IPHIDAMAS.

Vos discours peu suivis , vos conseils , vos douleurs ,
 Vos soupirs étouffés , vos transports & vos larmes ,
 Ne font qu'accroître encor de trop justes alarmes.

PHILOMELE, *sortant effrayée à la vue de
 Térée qui revient.*

Adieu, Seigneur.

IPHIDAMAS.

Non, non : je ne vous quitte pas ;
 Par-tout où vous fuirez j'assiégerai vos pas.

SCENE VII.

TÉRÉE, IPHIDAMAS.

TÉRÉE, *arrêtant Iphidamas.*

AH Prince ! où courez-vous ? quel trouble incon-
 cevable ?...

IPHIDAMAS.

Tout à la fois , Seigneur , heureux & misérable ,
 Elle m'assure en pleurs des feux les plus ardents.
 Sa douleur , qui s'échappe en longs gémissements ,
 Semble , d'un grand secret , cacher la connoissance :
 Je cours m'en éclaircir & vaincre son silence.

S C E N E V I I I.

T È R É E.

MoN Rival est aimé!... quand je l'ai cru haï :
 Il pouvoit emporter son amour loin d'ici.
 Il faut qu'il reste.... il faut que je le sacrifie :
 Sa mort importe trop au repos de ma vie.
 Il m'ôte , le cruel , jusqu'à l'espoir heureux
 De fléchir par le temps , par mes soins , par mes feux,
 Un cœur que je croyois libre de toute chaîne ,
 Et qui, sans lui , pour moi n'eût point connu la haine :
 Philomele , sans lui , peut-être m'eût aimé :
 Le chemin de son cœur m'est à jamais fermé!...
 Brisons , sans balancer , l'éternelle barriere
 Que m'oppose un Rival , tant qu'il voit la lumiere :
 S'il parroit : écarté sous un prétexte vain ,
 De loin par Philomele instruit de mon dessein ,
 Il iroit , furieux , publier son injure :
 Ma gloire en peut souffrir ; prévenons tout murmure...
 Je voulois l'épargner , mais la fatalité
 Me rend barbare & traître à l'hospitalité.
 Que ma vengeance au moins avec art renfermée ,
 Servant ma passion , sauve ma renommée.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHILOMELE, *avec beaucoup de trouble.*

ENFIN j'avois calmé mon amant furieux ;
 Et peut-être alloit-il s'éloigner de ces lieux,
 Lorsque le Roi vers lui l'a pressé de se rendre !
 Le cruel à l'instant m'ordonne de l'attendre !
 Il écarte de moi mon amant & ma sœur !
 Ce tyran va venir !... Dans sa farouche ardeur,
 Si je me vois par lui dans le temple entraînée,
 Je teindrai de mon sang l'autel de l'hymenée.

(Montrant un poignard qu'elle cache.)

Ce fer, sur moi tourné, saura des mêmes coups
 Sauver le Prince & rendre à Procné son époux.
 Tous nos feux sont connus. Mon amant trop sincère
 Aura, de notre amour, dévoilé le mystère :
 Le forcer au secret, c'étoit tout découvrir...
 Sans doute il valoit mieux me contraindre ou le fuir :
 Ai-je pu commander à mon ame éperdue ?
 Térée oseroit-il l'immoler à ma vue ?...
 Jusqu'ici ses transports ont été sans effets ;
 Bien plus : pour étouffer ses remords inquiets,
 Il fonde sur des loix son injustice extrême ;
 Il ne peut être heureux qu'en s'abusant lui-même ;

32 TÉRÉE ET PHILOMELE,

Tant l'homme a besoin d'être estimé de son cœur.
Ses remords ont cent fois suspendu sa fureur.
Térée eut des vertus ; son ame criminelle
Doit en garder encore au moins une étincelle.
On dit qu'il est auprès de la Reine & d'Itis ;
Sur le sein d'une épouse il contemple son fils...
Le plus sage mortel , d'une coupable flamme
Sent quelquefois les traits se glisser dans son ame....
Au cri de la Nature il rougit de ses feux ;...
Espérons tout d'un Prince autrefois vertueux.
Mais puis-je concevoir cette vaine espérance ?
Non : craignons tout de lui... Je le vois qui s'avance.

S C E N E II.

PHILOMELE, TÉRÉE.

TÉRÉE.

Vous apprendrez , je crois , avec étonnement
Que moi-même à ma cour j'arrête votre amant ;
Moi ! dont l'ame pour vous éperduement éprise !...

PHILOMELE.

Je ne vous cele point quelle en est ma surprise :
Mais ce grand changement augmente mon effroi.

TÉRÉE.

Avant de m'accuser , du moins écoutez-moi.
Oui : Térée , abjurant une ardeur criminelle ,
Avec des yeux plus purs admire Philomele :

La passion fait place au plus tendre respect.

(*Là Philomele fixe Térée , & se retourne sans lui répondre. Térée s'apperçoit de sa méfiance.*)

Un repentir si prompt doit vous être suspect....

Le trouble me saisit... ma fermeté balance.

(*A part , mais haut.*)

Pourrai-je jusqu'au bout poursuivre en sa présence !

Amour , orgueil , honneur , vous me déchirez tous.

PHILOMELE , *l'examinant.*

Ses remords sont-ils vrais ? Dieux , les inspirez-vous ?

TÉRÉE , *se remettant.*

(*A part.*)

Poursuivons... Faisons-nous cet effort sur nous-même.

(*A Philomele.*)

En contemplant mon fils , une épouse qui m'aime ,

La raison m'a remis dans mon premier état ;

Je les quitte , & je fors du plus affreux combat

Que jamais à l'Amour ait livré la Nature.

Vous pouvez , je le fais , me taxer d'imposture.

Loin d'elle & près de vous qui n'eût point succombé ?

Le voile tout-à-coup de mes yeux est tombé ;

J'ai reculé d'effroi sur le bord de l'abîme ,

J'ai plaint de mes excès l'innocente victime :

Son fils , sa confiance & ses embrassements ,

Déclaroient à l'envi la guerre à tous mes sens.

Si j'osois assurer que dans cette victoire ,

Maître absolu de moi , je perde la mémoire

Des feux dont vos appas ont embrasé mon cœur ,

Vous auriez droit alors de me croire imposteur :

54 TÉRÉE ET PHILOMELE,

Quand une fois vos yeux ont regné sur une amé,
L'impression y reste & laisse un trait de flamme ;
Je me plairai toujours à m'en entretenir :
Permettez-moi du moins ce tendre souvenir.
Je puis, sans l'offenser, sans me rendre coupable,
Regretter en silence un objet adorable.

PHILOMELE, *à part.*

Quel calme renaîtroit d'un pareil repentir !

TÉRÉE.

J'ai vu que tout-à-coup j'allois me démentir,
Et que je devenois, en rallumant la guerre,
L'artisan criminel des malheurs de la terre.
Du destin des combats je crains peu les hasards,
La Victoire a toujours suivi mes étendards ;
Mais enfin une voix aussi noble que tendre,
A mon cœur ébranlé parle & se fait entendre.

PHILOMELE, *à part.*

Vous, que n'abusent point les perfides humains,
Dieux justes, éclairez mes esprits incertains.

TÉRÉE.

Pour nous seuls aujourd'hui la pompe préparée,
Attendoit à l'autel Philomele & Térée ;
Mais j'ai tout suspendu. Trop instruit qu'à vos yeux
Je n'ai jamais été qu'un rival odieux,
J'ai cru que mes transports, dont vous deviez tout
craindre,
Peut-être avoient forcé vos feux à se contraindre ;
Qu'aimant dès le berceau le jeune Iphidamas,
Dont mon amour jaloux méditoit le trépas,

Vous aviez , pour tromper ma barbare injustice ,
D'une fausse froideur employé l'artifice.
En arrêtant ses pas , par les plus prompts remords ,
A l'instant j'ai voulu réparer tous mes torts ;
J'ai voulu que par moi la fuite suspendue
Vous montrât qu'au devoir mon ame étoit rendue ;
Et pour mieux me punir de mes affreux projets ,
Je viens , avec sa main , vous présenter la paix.
Il en coûte à céder l'objet qu'on idolâtre !
Eh ! que me produiroit ma flamme opiniâtre ?
Un autre vous engage ; eh ! mon amour altier
Désiroit votre cœur , mais libre & tout entier.
Ne vous étonnez plus , qu'étouffant ma tendresse ;
A servir mon Rival maintenant je m'empresse !
Son amour , ses vertus , les traités , sa valeur ,
Tout nomme Iphidamas & parle en sa faveur.

(*Térée semble attendre une réponse.*)

Eh bien , à mes discours n'est-il point de réponse ?
Quoi donc vous vous taisez ! Ce silence m'annonce
Que , coupable une fois , toujours vous soupçonnez
Ma main de vous offrir des dons empoisonnés.
Si , par moi trop long-temps troublée & poursuivie ,
Vous avez redouté l'aveugle frénésie
Qui , maîtrisant mes sens , m'emportoit loin de moi ;
Vous devez vous fier au repentir d'un Roi
Qui , se livrant au feu que vous avez fait naître ,
Pouvoit , s'il eût voulu , vous commander en maître.
J'arrête Iphidamas ; mais , après l'entretien ,
Je vais rompre ou nouer votre auguste lien :
C'est à vous de parler.

PHILOMELE.

(A part.)

Seigneur.... Ah Ciel ! je tremble...

L'intérêt des Etats, il est vrai, nous rassemble.....

Je ne puis achever....

TÉRÉE, *la fixant.*

C'est assez : il suffit :

Je vois vos sentiments, ce trouble m'a tout dit.

Quelle étoit mon erreur, quand d'une égale flamme ;

J'ai cru qu'Iphidamas avoit touché votre ame !

Je ne souffrirai point que, contraignant vos vœux,

Cet hymen vous impose un esclavage affreux.

Si les Rois s'offensoient de votre résistance,

Je vous défendrois seul contre leur violence ;

Et je ne prétends point qu'aux loix de leur traité

Vous vendiez vos appas ni votre liberté ;

J'en jure par ce cœur qu'avoient soumis vos charmes.

N'ayez sur cet hymen aucune ombre d'alarmes.

Je dois vous protéger ; je paie à vos vertus,

En vous offrant mon bras, les droits qui leur font dûs :

Si je n'ai pu remplir par une chaîne heureuse

Les desirs imprudents de mon ame amoureuse,

Je veux goûter au moins l'innocente douceur

De voir filer vos jours par les mains du Bonheur.

Ainsi loin de vos yeux, déplorant sa disgrâce,

Le Prince, au même instant, sortira de la Thrace :

Il est près de la Reine : il m'attend ; & je vais

L'engager, si je puis, d'oublier tant d'attraits.

(Il paroît vouloir sortir.)

PHILOMELE,

PHILOMELE.

Demeurez.... Je vous crains : m'en feriez-vous un crime ?

Si votre effort est vrai, votre effort est sublime.

TÉRÉE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'enchaînant mon courroux,

Le bras des Immortels a combattu pour vous.

PHILOMELE, *très noblement.*

Dans le fond de son cœur la vertu révérée

Souvent près de sa chute a retenu Térée ; *

Je l'ai vu, j'en conviens, & ce sont ses combats,

Ses remords, qui vers lui font retourner mes pas.

Sans rendre à la vertu le plus sincère hommage,

Pourroit-il à ce point imiter son langage ?

Mais ne voudroit-il point, dégradé par ses feux,

M'observer d'un regard perfide & curieux ?

Sa cruauté peut-être & me flatte & m'épie,

Peut-être ce soupçon l'outrage & l'humilie :

A quel choix m'arrêter ? Je puis trouver en vous

Le plus vil des humains, ou le plus grand de tous.

Mon choix est fait. Un Roi peut avoir des foiblesses ;

Mais qu'il ose, employant de honteuses souplesses,

Sous un masque hypocrite ourdir la trahison ;

Je rougis de le croire & de le dire. Non :

Je blesserois des Rois la majesté suprême,

Si je vous soupçonnois d'un lâche stratagème :

Je crois à vos remords. Je l'avouerai, Seigneur,

J'ai fait taire mes feux, j'ai resserré mon cœur ;

58 TÉRÉE ET PHILOMÈLE,
Je feignois ; & la feinte étoit pour moi cruelle.
Votre tranquillité rassure Philomele ;
Je ne crains plus l'amant quand je vois le héros.

S C E N E I I I.

PHILOMÈLE, TÉRÉE, PROCNÉ,

PROCNÉ, à *Térée du fond du Théâtre*
arrivant avec empressement.

En bien, Seigneur ?

PHILOMÈLE, *courant à Procne.*

Ma sœur

TÉRÉE, à *part sur le devant du Théâtre.*

Que je souffre de maux !

PHILOMÈLE, à *Procne.*

Tout est changé.

PROCNÉ.

Grands Dieux !

PHILOMÈLE, *avec transport.*

Je me livre à la joie.

Mais parmi les transports qu'à vos yeux je déploie,
Malgré les feux ardents dont je brûle à mon tour,
Je sens que l'amitié l'emporte sur l'amour.

En vous voyant tous deux, Ciel ! que je suis émue !

De mon étonnement à peine revenue,

J'admire en votre époux le plus vertueux Roi :

C'est lui, dont la sagesse a calmé mon effroi.

On vante sa valeur , sa prudence guerriere ;
 Mais son ame à mes yeux a paru toute entiere.
 Je puis donc aujourd'hui m'applaudir avec vous
 Du sort qui vous unit au destin d'un époux
 Fidele à sa promesse , à sa gloire , à vos charmes.
 De plaisir , dans vos bras , je sens couler mes larmes.
 Votre bonheur au mien étroitement lié
 Rend plus touchants pour moi l'amour & l'amitié.

PROCNÉ , *avec la plus grande effusion de cœur.*

La voix manque à ma joie , à ma reconnoissance :
 Tant de félicité passe mon espérance.
 Quoi ! le Ciel , tout à coup bannissant mes terreurs ,
 Me comble en un seul jour des plus rares faveurs !
 Et ces mêmes faveurs , que je n'osois attendre ,
 Quelle main daigne-t-il choisir pour les répandre !
 La main de mon époux que j'osois outrager....
 Oui : puisque trop avant je viens de m'engager ,
 Il te faut avouer toute mon injustice.
 Un amour soupçonneux fit toujours mon supplice ;
 Ton absence aigrissoit mes esprits irrités ;
 Mes soupçons me sembloient autant de vérités :
 Je te croyois perfide , & mon aveugle rage
 Au Prince t'a montré sous une affreuse image.
 J'ignore si ma bouche , en mon dépit mortel ,
 Ne t'aura point dépeint comme un traître , un cruel.
 Qui l'eût dit ce matin , lorsque ma frénésie
 Par d'indiscrets propos obscurcissoit ta vie ,
 Que je dusse sitôt , en des moments si doux ,
 Te demander pardon de mes transports jaloux ?

60 TÉRÉE ET PHILOMELE,

(*A Philomele , montrant Térée.*)

Ah ! si vous l'aviez vu , ma chere Philomele ,
Céder aux mouvements de l'amour paternelle !
Lorsqu'itis , heureux fruit de nos chastes amours ,
Levoit ses foibles mains vers l'auteur de ses jours ,
Mon époux le presloit dans les bras de sa mere ,
Et redoubloit les jeux , les caresses d'un pere.

(*Térée se trouble.*)

N'en rougis point , Térée , ils honorent un Roi !
Va ; j'abjure à jamais un ridicule effroi :
Ma confiance en toi surpasse ma tendresse.
Pour combler tes bienfaits , pour combler mon ivresse ,
Il ne te restoit plus qu'à faire le bonheur
D'une sœur , après toi , l'idole de mon cœur.
Acheve ton ouvrage , & que des sacrifices
A des nœuds aussi beaux rendent les Dieux propices.

(*A Philomele.*)

Courons à votre amant : qu'au gré de mes desirs
Tout ramene en ces lieux la paix & les plaisirs.

S C E N E I V.

T É R É E.

Q u e d'affants à la fois ! O fatigant éloge ,
Que dément en secret le cœur qui s'interroge !
Par toutes les vertus pressé de toutes parts ,
Sur moi-même je crains d'arrêter mes regards.
Où se fixent mes vœux ?... Que résoudre & que faire ?
Ainsi donc j'ai forcé mon amour à se taire !

Oserai-je moi-même , après tant de remords ,
 Aux yeux de Philomele étaler mes transports ?
 Ma feinte a réussi ; mais ma feinte me lie :
 Juste punition de tant de perfidie.
 Ainsi donc entassant les plus lâches détours ,
 Je me suis à mes yeux avili pour toujours !
 Quand j'avouois le trouble où la Reine me plonge ,
 Oui , la vérité même appuyoit le mensonge :
 J'étois sincère alors. Qu'espérer de mes feux ?
 La haine de moi-même , & des rebuts affreux.
 Passion effroyable , & que rien ne surmonte !
 Térée , honneur du trône , en deviendra la honte :
 Ce Roi , qui , sur son front , joint l'olive au laurier ,
 N'est qu'un fourbe , & bientôt peut être un meurtrier !

(Il tombe accablé dans un fauteuil , après un moment de silence.)

Ah Dieux !... Allons... cédon's au remords qui me
 presse ;
 Cédon's à la vertu ; surmontons ma foiblesse.
 Si j'ose reculer , mon arrêt est dicté :
 Qu'un si grand changement soit une vérité.
 Que , dans mon repentir né de mon artifice ,
 Philomele m'admire & de mes maux gémissé...
 Le crois-tu ?... Philomele , heureuse de te fuir ,
 Partira , sans t'avoir consolé d'un soupir.
 Seul , je dévorerois un amour invincible !
 Je ne la verrois plus !... L'effort est impossible :
 Mes destins sont aux siens enchaînés pour toujours ;
 Il faut qu'unis ensemble ils achevent leur cours.

62 TÉRÉE ET PHILOMELE,

Moi! conduire à l'autel une épouse chérie ,
Par la pudeur, l'amour, tour à tour embellie ,
Tendant sa main tremblante à son heureux vainqueur !
Cette image me rend à toute ma fureur !...
Oui, je l'y conduirai... j'étoufferai ma rage ;
Mais la foudre bientôt percera le nuage.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

TÉRÉE, *plongé dans le plus noir chagrin*; POLICLÈS.

P O L I C L È S.

AU sortir des festins , quand le Peuple & les Grands
Recommencent les jeux , les concerts éclatants ;
Que la Reine elle-même , à la porte du temple ,
S'abandonne à la joie , en donne à tous l'exemple ;
Quand les nouveaux époux bénissent les destins
D'être unis par des nœuds qu'ont assemblés vos mains ;
Que tout respire enfin la plus vive allégresse ;
De fuir en ce palais quelle douleur vous presse ?

T É R É E , *sans écouter Policlès.*

Quel état pour un cœur dévoré par l'amour !

P O L I C L È S.

Votre vertu l'emporte & triomphe à son tour :
Ce courage héroïque est digne de Térée ,
Plus grand en rappelant sa raison égarée ,
En domtant son amour , qu'en cueillant des lauriers ,
Dont la force souvent couronne les Guerriers.

T É R É E , *toujours à lui-même.*

Il est encor vainqueur , & je suis sa victime !

P O L I C L È S.

Le premier pas qu'on fait pour sortir de l'abîme ,
Est un pas difficile & toujours douloureux :
Mais , après ce combat pénible & rigoureux ,

64 TÉRÉE ET PHILOMELE,

La vertu nous console , & dans des sources pures
Eteint les feux de l'ame , & guérit ses blessures.

TÉRÉE, *troublé.*

Policlès.... écoutons.... Des autels de nos Dieux
Mille tristes clameurs s'élevent jusqu'aux cieux.

POLICLÈS.

Qui pourroit y porter la tristesse & le trouble ?

TÉRÉE.

Je ne m'abuse point : le tumulte redouble.

POLICLÈS.

Je n'entends que le bruit des danses & des chants.
Mais quoi ! vous frémissez ! quels soupirs effrayants !

TÉRÉE.

Je souffre le tourment sans doute le plus rude.
Va : fors : retourne au temple , & dans la solitude
Laisse-moi soupirer & gémir librement.

SCÈNE II.

TÉRÉE, *avec toute l'agitation du crime & la
fureur de l'amour.*

AH ! que vers mon rival tu marches lentement !
O Mort , presse tes pas : chaque instant qu'il respire
Souffle dans tous mes sens la rage & le délire.

A mes jaloux transports je n'ai pu résister :
J'ai senti ma fureur un moment hésiter.

Prêt à donner la mort , je me suis cru moi-même ,
Saisi d'un froid mortel , à mon heure suprême.

La

La haine des forfaits, mes serments violés,
 Et les droits les plus saints, à mes feux, immolés;
 Tout retenoit mon bras : mais ardents à se plaire,
 J'ai vu ces deux amants jouir de ma misère :
 Mon amour s'est vengé... Je n'entends plus de bruit...
 Quand finira l'horreur où je me suis réduit ?
 Iphidamas, heureux auprès de Philomèle,
 La contemple à loisir, est contemplé par elle ;
 Elle rougit... son trouble embellit ses appas...
 Il tombe à ses genoux... elle lui tend les bras...
 Tous mes sens frémissaient à cette horrible vue.
 J'ai couru me cacher : mon âme trop émue,
 Succombant à la fin sous de trop longs efforts,
 Alloit, lasse de feindre, exhaler ses transports...
 Seul ici, je puis donc respirer, & me plaindre.
 Sur mon front altéré le crime alloit se peindre :
 J'ai cru voir tous les yeux, fixant mon embarras,
 Jusques dans mon maintien lire mes attentats.
 Moi seul en ai tissé la trame impénétrable :
 Quel mortel oseroit dénoncer le coupable ?
 Dans sa coupe moi-même, au milieu des festins,
 J'ai répandu le suc des plus subtils venins.
 Profite des instants où tu vois la lumière :
 Le voile de la mort va couvrir ta paupière ;
 Tandis que dans ton sein s'allume tant d'ardeur,
 Le poison y circule & va glacer ton cœur.



SCENE III.

TÉRÉE, POLICLÈS.

POLICLÈS, *très effrayé.*

Ah! Seigneur . . .

TÉRÉE.

Qu'as-tu vu ?

POLICLÈS.

Je n'ose vous instruire . . .

Aux pieds de Philomele Iphidamas expire.

On croit que le poison . . .

TÉRÉE, *à part.*

Il meurt . . . Je suis heureux !

POLICLÈS.

Mais quelle prompte joie éclate dans vos yeux ?

TÉRÉE.

Dans ce trouble, que fait & que dit Philomele ?

POLICLÈS.

On craint que, dans l'accès de sa douleur mortelle . . .

TÉRÉE, *avec transport.*

Volons à son secours. Je ne me contrains plus :

Je braverois cent Rois sur moi seul accourus.

Je braverai Procné, les pleurs de Philomele ;

Le temps refermera leur blessure cruelle :

Leurs cris, comme un vain bruit, dans les airs se

perdront,

Et, contre moi lancés, leurs traits se briseront.

Tant de ménagements, de ruses & d'adresse,
Tant de remords enfin marquent trop de foiblesse.

SCÈNE IV.

TÉRÉE, PROCNÉ, POLICLÈS *se retire
vers le fond du Théâtre.*

PROCNÉ, *les cheveux épars avec un reste de
guirlandes & de fleurs sur la tête.*

C'EST donc toi dont la sourde & lâche trahison
Dans la coupe du Prince a mêlé le poison ?

TÉRÉE, *avec fierté.*

De quel front venez-vous me charger de ce crime ?
De mon juste courroux vous seriez la victime,
Si vous osiez jamais

PROCNÉ.

Ah ! je le crois. Ta main
Brûle de me plonger un poignard dans le sein.

TÉRÉE.

Respectez votre époux, votre Roi, votre maître.

PROCNÉ.

Va : je ne vois dans toi qu'un tyran & qu'un traître.
D'un exécrationnable amour le feu te dévorait,
Perfide, pour ma sœur ton ame soupiroit :
Profanant des nœuds saints, outrageant la Nature,
Assassin, sacrilège, époux & Roi parjure,
Tu voulois, à l'aspect de nos Dieux immortels,
De feux incestueux infectant leurs autels,

68 T É R É E E T P H I L O M E L E ,

Aujourd'hui , sous le joug d'un second hyménée ,
Unir , à tes forfaits , sa vie infortunée.

Je connois tes desseins & toutes tes noirceurs.

T É R É E .

Et qui peut m'accuser ?

P R O C N É .

Philomele , ses pleurs ,
Ses lamentables cris , son désespoir extrême.....

(*Fixant Térée qui se trouble.*)

Tes regards inquiets , ton embarras , toi-même.

De ce crime inoui , si tu n'es pas l'auteur ,

Pourquoi fuit ma présence & celle de ma sœur ?

Pourquoi dans ce palais te soustraire à la fête ?

Mais tu sentoies l'orage accourir sur ta tête.

D'un spectacle sanglant , dont tu chéris l'horreur ,

Va repaître à loisir ta tranquille fureur ,

Pour admirer encor les traits de son amante ,

Ton rival ouvre en vain sa paupière mourante ;

La lumière s'éteint dans ses yeux expirants :

Va le voir : ce spectacle est fait pour les tyrans.

T É R É E , *avec une rage interne.*

O Ciel !

P R O C N É .

Voilà le prix de mes vives tendresses ,

Voilà ce qu'annonçoient tes perfides caresses !

Quoi ! lorsque près de moi tu parus t'attendrir ,

Lorsque tu soupirois , c'étoit pour me trahir !

Quoi donc à la pitié ton ame inaccessible.

A vu , sans s'émouvoir , en victime paisible ,

S'approcher de l'autel ce Prince vertueux,
 Qui te traitoit en frere, en ami généreux !
 Ta main, qui recéloit l'instrument de sa perte,
 A son aspect touchant ne s'est pas entr'ouverte ;
 Le poison ne s'est point échappé de ta main !
 Quand il buvoit la mort, ton œil étoit serein !
 Ton cœur, cent fois plus dur que l'acier de tes armes,
 S'enjyroit de l'espoir de voir couler nos larmes.
 Tu triomphes : mais crains que ce triomphe affreux
 Ne te livre au remords d'un crime infructueux.
 Oui : les Dieux t'ont puni de ta perfide flamme.
 Regarde les effets de ton amour infâme ;
 Ces amants, malgré toi, jouissent du plaisir
 D'entremêler leurs cris & leur dernier soupir :
 Laisant fuit sur son sein son ame gémissante,
 Ton rival presse encor le cœur de son amante :
 Ma sœur, ma chere sœur lui rechauffe le flanc
 En l'arrosant de pleurs & d'un torrent de sang.
 Abominable fruit d'une ardeur criminelle !
 Vois tes forfaits : va voir expirer Philomele.

T É R É E.

Elle meurt !

P R O C N É.

Tu frémis, & tu ne l'aimois pas ?
 Tu voulois à ses feux ravir Iphidamas ;
 Philomele le suit & la mort les rassemble,
 Dans la nuit éternelle ils descendent ensemble.
 D'un poignard réservé pour fuir de ta fureur,
 En m'apprenant ton crime, elle a percé son cœur.

70 T É R É E ET P H I L O M E L E ,

T É R É E , *dans le plus grand accablement , tombe
dans un fauteuil.*

Ah Dieux !

P R O C N É , *examinant tous ses mouvements.*

(*) A mes regards tu te plais donc , barbare,
A montrer les transports où ton ame s'égare ?
Tu braves ma douleur ?

T É R É E , *avec égarement.*

Ote-toi de mes yeux.

(*Les Gardes paroissent*) (**).

Soldats , délivrez-moi d'un objet odieux
De ma cour à l'instant pour jamais qu'on l'entraîne.

P R O C N É .

Tyran !

T É R É E , *aux Gardes.*

Obéissez.

P R O C N É , *aux Gardes qui l'entourent , &
qui s'arrêtent.*

Respectez votre Reine.

(*à Térée.*)

Que d'indignes soldats m'entraînent de ces lieux !
Moi !

T É R É E .

Sors , te dis-je.

P R O C N É .

O tigre , ô lion furieux !

(*) Voyez à la fin pour le nouveau dénouement , page 74.

(**) Là les Gardes parurent l'épée à la main , comme pour
tuer Procné. Cela fit un mauvais effet. Est-ce la faute de l'Au-
teur ? Non , mais d'un manque de répétitions.

C'est en vain que tu veux éviter ma présence,
Je reste pour goûter une longue vengeance,
Te rendre, s'il se peut, plus malheureux que moi.

(Là Térée se relève, court à Procné, met la main sur son épée pour la tuer, & s'arrête. Procné recule un pas d'abord, & ensuite se rejette sous le coup.

Va : ne t'arrête pas ; je t'attends sans effroi :
Frappe, acheve.... Eh ! quoi donc le crime t'épouvante ?
Poursuis : couvre de morts cette rive sanglante ;
Du tourment de me voir, Tyran, délivre-toi.
Puissent tous tes Sujets, fuyant devant leur Roi,
Déserter tous les lieux fouillés par ton haleine !
En exécration à la nature humaine,
Puisses-tu rester seul dans ce vaste univers !
Et puissé-je, accourant du gouffre des enfers,
Comme un fantôme armé du flambeau des Furies,
Embraser ce palais, ces demeures impies !
Et t'entendre, écrasé sous leurs débris fumants,
Pousser avec effort d'affreux rugissements !
Moi seule t'insulter, & pour comble de joie
M'enivrer de ton sang, & dévorer ma proie !

T É R É E, *ne se connoissant plus lui-même.*

Depuis qu'un triste hymen à ton sort m'a lié,
Tu n'as jamais rien dû qu'à la froide pitié :
Je ne t'aimai jamais.

(Procné paroît se préparer à répondre, mais suffoquée par la rage, elle frémit, & sort du théâtre à grands pas en fixant Térée avec des regards furieux.

S C E N E V.

TÉRÉE, POLICLÈS, Gardes dans le fond
du Théâtre.

TÉRÉE, étonné, regardant sortir Procné.

ELL E part en silence!....

Dans quel moment vient-elle aigrir ma violence!

(Il retombe dans le fauteuil.)

Philomele n'est plus! ... N'entends-je pas des cris?....

(Se relevant.)

Philomele!.... Grands Dieux! c'est la voix de mon fils.

Quels sanglots douloureux, quelles lugubres plaintes!

S C E N E VI & dernière.

TÉRÉE, PROCNÉ, POLICLÈS, Gardes.

TÉRÉE, appercevant Procné un poignard à la main.

QUE vois-je?... De quel sang ces mains sont-elles
teintes?

P R O C N É, égarée, & la voix entrecoupée.

Du tien!... De tes forfaits viens recevoir le prix.

TÉRÉE.

Quels longs ruisseaux de sang!

P R O C N É, le conduisant vers la coulisse.

Regarde.

TÉRÉE, reculant d'horreur.

C'est mon fils!....

(Tirant

(Tirant son épée & courant sur Procne.)

Ah ! barbare !

P R O C N É.

(Elle prévient le coup en se frappant du même poignard dont elle a tué son fils , & jette ce poignard aux pieds de Téréc qui , dans son trouble , laisse lui-même tomber son épée.)

(Après s'être frappée.)

Je fuis de ta présence impure.

Ton effroyable aspect fait frémir la Nature :

Un seul de tes regards , au défaut de mon bras ,

Tyran , me plongeroit au séjour du trépas.

(Elle regarde du côté où est son fils : elle fait plusieurs mouvements pour se rappeler à la vie , & se jeter sur lui : elle paroît rassembler toutes ses forces ; mais fléchissant les genoux entre les bras des Gardes , elle meurt en criant :)

Qu'ai-je fait ! Ah ! mon Fils. Mon cher Fils ! ...

T É R É E. .

(Immobilité d'horreur , il paroît sortir furieux de son immobilité : il cherche , pour se tuer , l'épée qu'il a laissé tomber ; mais ne la trouvant pas , il tombe accablé sur ses Gardes.)

O Furies !

Accourez : que vos mains , sur moi seul réunies ,

Eteignent dans mon sang ma sacrilege ardeur ,

Et par pitié , du moins , attachez-moi le cœur.

F I N.

P R O C N É.

A mes regards tu te plais donc , barbare ;
 A montrer les transports où ton ame s'égaré ?
 Tu me braves ! . . Tes yeux se détournent de moi !
 Du tourment de me voir , tyran , délivre-toi.
 Voici mon cœur . . Eh ! quoi ! le crime t'épouvante !
 Poursuis . . Couvre de morts cette rive sanglante :
 Frappe , dis je.

T É R É E, *accablé.*

Le Ciel est juste , il me punit . . .
 Philomele n'est plus : mon amour m'a conduit
 Et m'a précipité d'abîmes en abîmes !
 Quel fruit m'en revient-il ? la honte de mes crimes.
 Des noms les plus affreux qu'inspire le courroux
 Accable-moi , Procne , je les mérite tous.
 Je brûlois pour ta sœur , & ce feu dure encore :
 Le remords me déchire , & l'amour me dévore.
 Mais apprends cependant que ce fatal amour ,
 Qui , sans ses soins cruels , m'auroit privé du jour ;
 Dans les plus grands accès de son aveugle rage ,
 Jamais de tes vertus n'a pu ternir l'image :
 Je n'ai jamais jetté que des yeux attendris
 Sur ma fidelle épouse , & sur mon cher Itis.

P R O C N É.

Eh bien , vois donc , ingrat , jusqu'où ta perfidie ,
 Sur ce fils , qui t'est cher , a poussé ma furie.
 Te cherchant dans ces lieux , & courant au hasard ,
 Je l'ai vu . . .

T É R É E, *effrayé.*

Qu'as-tu fait ?

P R O C N É.

Saisissant un poignard. . .

T É R É E.

Il est mort! . . .

P R O C N É.

Non : cruel , les Dieux m'ont secourue.

T É R É E.

Mon fils respire ! Il vit !

P R O C N É.

A ses cris , à sa vue ,

Le fer m'est échappé , j'ai répandu des pleurs.

T É R É E.

Les Dieux , dont je n'attends que de justes rigueurs,

Ont conservé mon fils! . . O malheureuse mere ,

Fuis , emporte avec toi , loin d'un coupable pere ,

L'unique bien qui puisse adoucir tes tourments ;

Je ne mérite plus vos doux embrassements ;

Indigne de tous deux , de contrée en contrée ,

Laissez errer sans vous le coupable Térée ,

Ce Roi traître & cruel , sans honneur & sans foi. . .

Déjà tous mes sujets semblent fuir devant moi. . .

N'entends-je point les cris & la voix expirante

D'un Prince empoisonné , de sa crédule Amante ,

De la plus tendre Epouse , & d'un Peuple indigné ?..

Tout m'accable... Je meurs... C'en est fait : j'ai regné.

(Il perd le sentiment.)

P R O C N É , à Policlès.

Prenons soin de ses jours. Je suis épouse & mere ;

Mon cœur se sent touché par son remords sincere ;

Puisse-t il appaiser les manes de ma sœur ,

La colere céleste & ma juste douleur !

F I N.

K ij